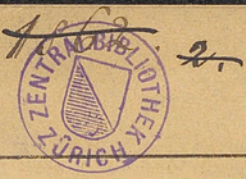


MeKr R 0050  
1775



# NOTICE

SUR

## M. CHARLES DE RODT

PASTEUR DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LIBRE

DE BERNE

ET RÉDACTEUR DU *CHRIST*.

« Ce n'est pas tant pour faire de grandes choses que nous sommes ici-bas, que pour être de fidèles disciples de la vérité qui nous a été confiée » — De Rodt.

**Prix : 60 Centimes**



NEUCHÂTEL

CHEZ SAMUEL DELACHAUX, LIBRAIRE.

1862



# NOTICE

SUR

## M. CHARLES DE RODT

PASTEUR DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LIBRE

DE BERNE

ET RÉDACTEUR DU *CHRIST*.

« Ce n'est pas tant pour faire de grandes choses que nous sommes ici-bas, que pour être de fidèles disciples de la vérité qui nous a été confiée » De Rodt.

---

NEUCHÂTEL

CHEZ SAMUEL DELACHAUX, LIBRAIRE.

1862

NOTICE

M. CHARLES DE HOLT

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1892

ESTABLISHED IN 1837

UNIVERSITY

CHICAGO, ILLINOIS

---

IMP. ATTINGER, A NEUCHÂTEL.

## AVANT-PROPOS.



La notice que nous offrons à nos frères est, presque en totalité, la traduction d'une biographie allemande, rédigée par le collaborateur du fidèle serviteur de Christ dont nous déplorons la perte<sup>1</sup>. Cette biographie ayant été publiée dans plusieurs numéros du *Christ*<sup>2</sup>, avec certains retranchements jugés nécessaires, nous avons cru devoir nous imposer, dans l'intérêt même du lecteur, les mêmes suppressions, qui, du reste, ne portent point sur le fond des choses. Quelques réminiscences personnelles, un fragment d'une lettre retrouvée trop tard pour en faire profiter le rédacteur de la biographie allemande, ont été utilisés dans la notice française.

Un si petit nombre de pages pour raconter une carrière de trente-quatre ans, dont chaque jour a été fidèlement et laborieusement employé au service du Maître! c'est bien peu, en vérité. Mais, « le jour » fera connaître la portion de cette vie qui nous est voilée, et, en attendant, le salaire de notre ami de Rodt est d'être auprès de son Dieu. Il a servi un Maître qui ne laisse pas sans récompense un « verre d'eau

<sup>1</sup> Einiges vom Leben und Wirken des Herrn Carl von Rodt, Dieners des Wortes Gottes, ersten Vorstehers der freien evangelischen Gemeinde von Bern und Redaktors des « Christ. » Herausgegeben von W. Iselin. V. D. M. Bern, 1862.

<sup>2</sup> *Der Christ, le Chrétien.*

froide donné, en son Nom, » et, à plus forte raison, une vie de dévouement, consacrée au Sauveur et à son Église. — Nos rangs s'éclaircissent. Le retour de Christ approche. Si la vie du fidèle ami que nous avons perdu nous offre un exemple sanctifiant, une mémoire bénie, le vide qu'il laisse parmi nous nous crie à tous : « Travaillons tandis qu'il est jour ; voici la nuit où personne ne peut plus rien faire ! »

## NOTICE

SUR

### M. CHARLES DE RODT.

---

M. de Rodt a écrit lui-même un récit de sa vie et de ses travaux, qu'il a interrompu en 1833. Les souvenirs de ses amis et des extraits de sa correspondance ont servi à compléter cette notice.

« J'entreprends aujourd'hui, dit-il, un travail qui a été, pendant plusieurs années, le sujet de sérieuses réflexions devant le Seigneur, et qui répond à un désir souvent exprimé par plusieurs membres de nos églises. Ce n'est pas sans quelque répugnance que je prends la plume. Il est si difficile de parler de soi sans rechercher sa propre gloire, sans s'y complaire en quelque sorte, lors même qu'on se montre tel que l'on est ! Veuille le Seigneur m'accorder la grâce de n'avoir en vue que sa gloire et le bien de mes frères !

C'est là ce qui m'encourage à mettre la main à l'œuvre. Exalter la fidélité et l'amour merveilleux par lesquels le Seigneur m'a conduit et a conduit nos troupeaux ; rendre témoignage à sa vérité, tel est le but que je me propose. J'aurais préféré passer sous silence tout ce qui me concerne personnellement ; mais ma vie privée, comme ma vie extérieure, se lie si étroitement à celle de nos églises, et plus d'une cause d'existence de nos troupeaux se confond tellement avec les dispensations de Dieu à mon égard, qu'on ne pourrait les séparer sans nuire à l'intégrité des faits. Néanmoins je promets au lecteur d'être aussi bref que possible sur tout ce qui m'est personnel, et de passer sous silence tout ce qui n'est pas d'un intérêt général. »

## La jeunesse de M. de Rodt.

« Mes premières années, dit-il, remontent à une époque assez sombre, qu'on peut considérer comme un temps de préparation importante à une nouvelle manifestation de vie dans le règne de Dieu. Je naquis à Berne, le 25 octobre 1805. Depuis des siècles, notre famille appartenait aux familles dominantes de notre république bernoise. Lors de l'invasion de la Suisse par les Français, elle eut à traverser des circonstances difficiles et à subir des pertes considérables, comme ce fut le cas d'une grande partie de l'aristocratie de notre ville. Mon grand-père et son frère, tous deux *baillifs*, l'un à Nyon, l'autre à Trachselwald, durent alors prendre la fuite. Mon père, après être entré au service comme volontaire dans le corps des *Roveréens*<sup>1</sup>, ne revint à Berne qu'en qualité de dernier rejeton de la famille, et ensuite de l'ardent désir que lui en avait exprimé son père. Plus tard, l'un de mes oncles maternels, qui servait aussi comme volontaire, tomba sur le champ de bataille de Waterloo; deux autres de mes parents combattirent contre les Français en Amérique. Les grands événements européens, les révolutions suscitées par les guerres de Napoléon, semblables à une charrue qui déchire un sol dur et stérile, afin que la semence de la grâce divine puisse y germer, furent autant de jugements de Dieu qui humilièrent les peuples, mais principalement l'Allemagne et la Suisse. Notre aristocratie bernoise avait besoin d'une humiliation semblable, et, si elle eût été plus complète, elle lui aurait peut-être fait éviter les orages des révolutions intérieures qui éclatèrent plus tard. Mais le caractère bernois a quelque chose de très-tenace; notre histoire le démontre, et nous en faisons aussi l'expérience dans le règne de Dieu. En général, toutes les innovations lui sont antipathiques; il préfère procéder lentement et plus sûrement, à son gré. C'est pour cette raison que, parmi nous, les conversions sont rarement immédiates et frappantes: la vie intérieure s'y développe lentement, mais aussi d'autant plus solidement.

L'état religieux de mon pays était ce qu'on peut appeler traditionnel. Sans avoir une connaissance positive des principes fondamentaux du christianisme, on n'en tenait pas moins à l'Eglise. La doctrine de la

<sup>1</sup> Corps qui combattit contre les Français, d'abord au service de l'Autriche, ensuite à la solde britannique, et qui finit par passer entièrement au service de l'Angleterre.



réconciliation et de la justification était cachée sous le boisseau, et on envisageait les vieux pasteurs qui la prêchaient comme des hommes singuliers, qui souvent n'étaient pas compris. Et cependant ils ne faisaient que se rattacher aux anciennes confessions de foi, en s'efforçant de les faire valoir de nouveau. Des jugements pareils étaient assez fréquents dans ma propre famille, malgré la religiosité habituelle, la grande loyauté et la stricte moralité dont elle faisait preuve.

C'est à Berne même que j'ai passé les premières années de ma vie. Mon père exerçait dans cette ville divers emplois. Les établissements publics ne présentant pas, aux yeux de quelques pères de famille, une garantie morale suffisante, je reçus, de concert avec les enfants de trois maisons respectables, les leçons d'un précepteur particulier. Mais mon bien-aimé père fut bientôt envoyé comme premier baillif à Moûtiers, dans le Jura, et nous nous trouvâmes circonscrits à la vie de famille. Alors nous eûmes, mes frères et sœurs tout comme moi, des précepteurs qui changèrent chaque année; circonstance qui, à raison de notre grande jeunesse, ne put exercer aucune influence trop fâcheuse sur notre éducation. A la campagne, la vie baillivale était on ne peut plus variée; elle nous plaisait à tous, et mes réminiscences de prédilection sont celles de l'heureuse vie d'intérieur que nous menions à cette époque. Mais, hélas! elle ne tarda pas à être troublée par un événement qui nous ébranla tous. La quatrième année que mon père exerçait ses fonctions, ma bien-aimée, ma noble et courageuse mère mourut, après avoir donné le jour à mon frère cadet, qui fut nommé François. Ce coup fut terrible pour nous tous; il laissa dans mon cœur une blessure profonde, qui ne se ferma jamais complètement. Cependant cet événement fut en même temps pour moi le moyen de grandes bénédictions spirituelles. Ma tante, J. de G., de Burgistein, entra dans notre maison pour y remplacer ma mère; et comme elle avait participé, à Moûtiers, à un réveil qui avait eu pour instrument M. Bost, jeune prédicateur genevois, elle devint bientôt le moyen d'une nouvelle vie imprimée à notre famille. Le culte domestique y fut institué, et plus d'une visite chrétienne vint exercer sur elle une influence bien-faisante. A côté de la prédication fidèle de M. Bost, il s'établit aussi des réunions particulières, et la flamme évangélique se propagea dans les villages environnants. Gobat, à Grandval, deux frères Schaffter, sur le mont de Moûtiers, se sentirent appelés au service des missions. Gobat était alors un jeune homme aussi distingué par sa beauté que par sa haute stature. Comme il faisait une visite au château, avant de se rendre à la maison des missions, mon père lui dit: « Vous feriez un très-beau grenadier. » A quoi il répondit: « Le Seigneur aussi a besoin de grenadiers. »

Le réveil avait un caractère particulier, et le genre de M. Bost présentait souvent quelque chose de dur et de choquant. Bientôt un second instrument spirituel contribua, avec le premier, à faire sur mon esprit une impression très-favorable. C'était un morave distingué, nommé Mérillat, qui avait été précepteur du comte de Neuwied, et dont le frère devint, plusieurs années après, préfet de Moutiers, au grand contentement de la population. Nous entretenions aussi des relations avec la maison des missions de Bâle, et recevions souvent les visites de quelques prédicateurs de Genève, amis du réveil. Mais tout ce mouvement religieux ne m'amena pas à une conversion décidée, et ce ne fut qu'à Gottstadt, où l'on me plaça bientôt après, et où je demeurai deux ans, que la lumière se répandit plus complètement dans mon âme. L'aiguillon était resté planté dans mon cœur, il se fit sentir à moi dans les moments les plus occupés de ma vie d'écolier ; et lorsque ma tante Gritli entra dans l'établissement, en qualité d'épouse du fils de M. Zehender, directeur du pensionnat, il pénétra plus profondément encore. Le caractère tranquille et aimant de ma tante fit sur moi une impression d'autant plus grande que j'étais encore très-affligé de la perte de ma mère, et je ne doute pas qu'elle n'ait été en bénédiction à l'établissement. Quelques années plus tard, plusieurs de mes condisciples furent appelés à la connaissance de la vérité et me devinrent ainsi doublement chers. Après mon admission à la sainte-cène, je quittai Gottstadt et revins à Berne pour y occuper ma place dans la maison paternelle, le temps des fonctions de mon père comme baillif de Moutiers étant dès lors expiré. »

### Premières occupations.

« Déjà pendant notre séjour à Moutiers, continue M. de Rodt, il avait été question de m'envoyer rejoindre un de mes oncles, qui était colon au Brésil ; et cette perspective semblait nous faire entrevoir de grands avantages temporels. Mais la question de l'esclavage s'étant présentée à moi, je ne pus me résoudre ni à avoir des esclaves, ni à appuyer indirectement une pareille institution. Alors mon père eut l'idée de me vouer au service de la chancellerie. Cette carrière avait été celle de mes ancêtres maternels, et c'était un acheminement aux diverses charges de l'Etat. Comme elle ne nécessitait, en outre, aucune avance de fonds, elle nous paraissait très-désirable, quoique, d'un autre côté, je ne me sentisse pas pour les bureaux un goût bien prononcé. J'en-

traï donc comme volontaire à la chancellerie, et suivis en même temps, en qualité d'étudiant, les cours ordinaires de jurisprudence. Bientôt j'eus atteint l'âge de m'acquitter du service militaire obligatoire; j'entrai d'abord dans l'infanterie, et, plus tard, je préférai passer dans l'artillerie. Je fis, dans cette arme spéciale, le service de la garnison à Berne, ainsi qu'un cours à l'école militaire de Thoune, et, pendant l'hiver, je suivis divers cours spéciaux, qui étaient facultatifs. Je ne tardai pas à faire de rapides progrès dans la pratique des affaires publiques et dans celle de l'art militaire. Divers petits emplois, auxquels se joignirent quelques gratifications, me mirent en état de pourvoir à mes dépenses personnelles; ce que mon père voyait avec plaisir, à cause de l'économie que lui prescrivait sa position de fortune. Dans la carrière militaire, mon avancement fut plus prompt que cela n'a lieu d'ordinaire; d'ailleurs ce genre d'activité me plaisait, surtout à cause de la moralité des officiers du corps d'artillerie, dont plusieurs étaient mes amis. Certes, si j'avais dû fournir une carrière civile ou militaire, les choses n'auraient pu mieux tourner; mais mes besoins spirituels étaient déjà trop impérieux pour que les allures mondaines de mes collègues et de mes compagnons d'armes pussent me convenir. Il me fallut bientôt rompre en visière à tous les plaisirs terrestres. Un jour que j'assistais à un bal militaire au Casino, les remords de ma conscience m'en firent sortir avant la fin, et ce fut la dernière fois que je me rencontrai dans de semblables lieux. Bien décidé à ne plus fréquenter aucune société mondaine, j'eus dès lors des entrevues régulières avec deux de mes amis, qui éprouvaient les mêmes besoins, et je devins l'un des habitués d'une réunion intime, qui avait lieu à l'hôpital de l'île, sous la présidence de M. Howald, alors aumônier de cet établissement; enfin j'entendis régulièrement les prédicateurs Galland, Schaffter et Lorsa, qui avaient tous une réputation de piétisme; mais je fréquentai surtout les *réunions* de M. Galland, qui attiraient alors l'attention du public, et qui furent un moyen de conversion pour beaucoup d'âmes. Tout en passant pour pieux dans l'opinion de mes amis, j'étais, hélas! encore trop craintif pour oser rendre ouvertement témoignage à la vérité, et ces derniers profitaient de ma faiblesse pour me fatiguer de leurs railleries. Cependant le Seigneur, toujours si plein d'indulgence et d'amour, m'offrit son support et m'aida à marcher. Pendant mon séjour à l'école militaire de Thoune, je me trouvai logé dans la même maison qu'un officier d'artillerie de Bâle, chrétien éprouvé, que je n'avais point connu auparavant. Nous pûmes ainsi nous édifier régulièrement et nous aider à supporter l'opprobre qui s'attache au chrétien, surtout sous l'habit militaire, si intimement lié

à la profanation et au plaisir. Dieu m'accorda encore un résultat du même genre durant un cours d'exercice de deux mois qui eut lieu en partie à Guminen, et où nous fûmes exercés à toutes sortes de manœuvres stratégiques et à diverses reconnaissances. Un jour on nous ordonna, à moi et à un second officier, le seul qui se fût joint au témoignage que je rendais à la vérité, de mesurer la circonférence d'un grand bois, sans autre moyen que la boussole, instrument assez inexact. Pendant que nous étions occupés à ce travail peu récréatif, on nous dit que nous employions une grande partie de notre temps à prier et à lire, et que notre calcul ne pourrait être exact. Nous recommandâmes notre affaire au Seigneur, et, lorsque l'opération fut examinée en présence de tous les officiers et instructeurs, elle se trouva juste, à un seul point près; ce qui, pour le dire en passant, n'arrive que fort rarement. Mais le Seigneur est aussi un excellent mathématicien, et il avait bien voulu exaucer notre prière, non-seulement à la confusion des moqueurs, mais aussi pour l'affermissement de notre foi.

Si mes progrès ont été si rapides dans ma carrière civile et militaire, il ne faut point l'attribuer à mon savoir ni à mes talents personnels. Je sens que c'est le Seigneur qui m'a aidé et qui a tout dirigé, afin que le témoignage public que je devais rendre un jour à la vérité fût d'un poids d'autant plus grand. En général, ce n'était pas sans peine que je venais à bout de mes travaux scientifiques; j'ai souvent employé de laborieuses heures à mes devoirs, de même que, plus tard, aux travaux difficiles du secrétariat<sup>4</sup>. »

### Bannissement de M. de Rodt.

« Il est peu de personnes, poursuit notre frère, à qui la dissidence ait inspiré plus de répugnance qu'à moi. Le petit nombre de séparés qui étaient en passage à Berne, produisaient sur moi un éloignement d'autant plus grand que j'avais reçu beaucoup de bénédictions dans l'église nationale. Je dois dire cependant que mes observations m'avaient fait

<sup>4</sup> D'après le témoignage de ses supérieurs, M. de Rodt se distinguait dans tous ses travaux, par son assiduité, son amour de l'ordre et sa ponctualité. Un conseiller disait, en parlant de lui : « De Rodt est un mômier, mais un mômier exemplaire », etc., etc. Til. I, 40; Mos. 59, 5, 5. Il était attaché à la commission des routes, comme substitut du secrétaire d'état, et, lorsque venait son tour, il assistait aux séances du petit conseil, comme aide du secrétaire d'état ou du secrétaire du conseil, qui l'appréciaient beaucoup.

reconnaître dans notre église plusieurs choses contraires à l'Écriture. Mais quelque prononcés que fussent mes jugements contre la séparation, ils se modifièrent successivement. En dépit de l'opprobre qu'ils portaient, les séparés, disséminés çà et là, me forcèrent à les respecter, aussi bien par leur vie édifiante que par leur témoignage conforme à la Parole. Le premier d'entre eux avec lequel je liai connaissance, Magnin, avait été banni du canton de Neuchâtel pour le seul crime d'avoir, lui laïque, prêté sa maison pour la célébration de la sainte-cène. Il avait dû entendre lire sa sentence, à genoux et les mains liées derrière le dos, dans la cour du château de Valangin. On voit par là combien la liberté de conscience était alors peu comprise dans notre libre Helvétie. Un traitement semblable, ordonné par l'autorité, était propre à intimider fortement les âmes craintives. Mais lorsqu'on réfléchissait à la pieuse conduite des persécutés, la dureté et l'injustice dont ils avaient été l'objet faisaient une impression d'autant plus profonde, et la vérité n'en apparaissait que plus palpable. Plusieurs dames des premières familles se déclarèrent pour ceux que le monde couvrait de son mépris. De ce nombre fut une de mes tantes, celle qui nous avait servi de mère pendant notre séjour à Moutiers; et celle de nos servantes qui se faisait surtout remarquer par sa pieuse conduite, suivit son exemple. Plusieurs hommes appartenant à la classe marchande se joignirent à la petite assemblée. Les fils du maître d'hôtel du Faucon, hommes assez cultivés et heureusement doués, enseignaient au milieu de ce petit troupeau, qui était étroitement uni par l'amour et qui s'augmentait insensiblement. Des prédicateurs dissidents de Genève, qui lui firent de temps en temps des visites, fortifièrent les frères dans la profession de la vérité. Cette petite assemblée attira d'abord l'attention, et fut bientôt l'objet de la haine du gouvernement, qui, en qualité d'évêque du canton, ne voulut pas souffrir un pareil désordre. Les prédicateurs étrangers, entre autres Messieurs Bost et Guers, furent conduits à la frontière, et les divers membres de la réunion sommés de comparaître devant l'autorité. » . . . . .

M. de Rodt se joignit aussi à cette petite église, au printemps de 1829; non sans avoir longtemps et assidument sondé les Écritures et conféré avec des ministres fidèles tant de l'église nationale que des congrégations libres. En faisant ce pas décisif au moment où la persécution venait d'éclater, il savait d'avance qu'il n'avait à attendre que l'opprobre et des souffrances de divers genres; mais il devait avant tout être fidèle à ses convictions et obéir à sa conscience. C'est par un effet de sa fidélité qu'il a pu écrire ce qui suit :

« Dès ce moment je fus comme inondé de bénédictions et ceint de force; et le Seigneur savait que j'en avais besoin pour pouvoir faire face aux nombreuses objections et aux contradictions de certains enfants de Dieu, de même qu'aux représentations pressantes des personnes que j'aimais le plus, auxquelles je devais par conséquent toute espèce de déférence et de respect. »

A la réquisition de l'autorité, M. de Rodt dut expliquer les raisons de sa séparation d'avec l'église de son pays; sur quoi le conseil le menaça de lui retirer son emploi et son traitement, tout en lui rendant néanmoins un bon témoignage; puis il lui commanda, de la manière la plus positive, d'abandonner les réunions des enfants de Dieu, auxquels il s'était joint. Mais, comme il protesta contre cet ordre, en s'appuyant sur Matth. XVIII, 20; Col. III, 16; 1 Thess. V. 11; Hébreux III, 13; X, 24, 25 et Actes IV, 19, il fut conduit dans la prison destinée aux prisonniers d'Etat. Les semaines qu'il passa sous les verroux appartiennent, comme il le raconta plus tard, aux plus belles semaines de sa vie. Il put bénir Dieu de tout son cœur pour la merveilleuse grâce qu'il lui avait faite de souffrir pour son nom (Matth. V. 10-15) et il jouit de sa proximité dans la solitude. Il lui fut du reste donné de se nourrir de la parole de Dieu et de vaquer à la prière pour lui-même, pour les fidèles et pour ses persécuteurs. Mais ce fut aussi un temps de rudes combats, et la désapprobation de la plupart de ses amis chrétiens le livraient en proie à des luttes très-pénibles. En dernier résultat, et comme conséquence de sa prétendue opiniâtreté à demeurer séparé de l'église du canton, de sa désobéissance envers le gouvernement et ses supérieurs, son emploi lui fut retiré et il fut banni du pays pour un temps indéterminé. Beaucoup de chrétiens, qui ne partagent pas ses convictions, désapprouveront la conduite qui l'exposa à cette persécution: mais tous reconnaîtront sans peine qu'il ne s'est pas recherché *lui-même* et qu'il n'a eu pour but ni *la gloire du monde*, ni *des avantages temporels quelconques*. Attaché comme il l'était à l'ordre établi, il estimait trop le gouvernement de son pays pour pouvoir apporter, dans l'acte de sa séparation, le moindre esprit de contradiction, et il ne se décida à cette importante démarche que par pure obéissance à ce qu'il estimait être l'*ordre de Dieu*. Toutes les fois qu'il fut appelé à rendre témoignage pendant la persécution, il sut toujours unir la douceur à la fermeté; et, loin d'avoir conservé quelque amertume contre les autorités qui, sous la législation précédente, avaient sévi contre lui, il se sentit toujours un attachement particulier pour elles. Les expériences qu'il fit alors devinrent une source de riches bénédictions, qui l'accompagnèrent pendant toute sa vie. A cette

époque, l'amour de Dieu fut abondamment répandu en lui, et c'est à cela qu'il faut attribuer cette fidélité qui le fit toujours agir selon ses convictions, cette délicatesse de conscience, cette douceur et cette tendresse qui ont été, en si grande mesure et jusqu'à sa fin, le fond de son caractère.

Peu de jours après sa sortie de prison, il dut quitter Berne, sans savoir trop de quel côté il dirigerait ses pas. « Ce fut ainsi, » écrit-il lui-même, « que je tournai le dos aux avantages de ce monde, et abandonnai parents et amis, espérant en Celui qui fait concourir toutes choses au bien de ses enfants. Sa fidélité ne m'a jamais délaissé, et j'ai éprouvé de bien des manières jusqu'à cette heure, que « celui qui laisse maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, pour l'amour de Jésus et de son Evangile, en retrouve cent fois autant déjà dans ce monde (Marc X, 29, 30), et possède encore le doux témoignage que le bon Berger donne aux brebis qui le suivent. »

« A mon grand étonnement, et pour ma consolation », continue M. de Rodt, « je trouvai dans la diligence miss T., une dame anglaise qui avait été un instrument de bénédiction dans plusieurs localités de notre canton. Ayant appris l'heure de mon départ et la direction de mon voyage, elle voulut me donner une marque de son amour fraternel en m'accompagnant jusqu'à Neuchâtel, où elle me conduisit chez son frère, qui était un ami chrétien. Je ne m'arrêtai que peu de jours dans cette ville, et en repartis après avoir appris à connaître la petite église qui s'y était formée d'après les mêmes principes que celle de Berne. De Neuchâtel je me rendis à Yverdon, où je fis un séjour parmi les frères séparés. A Lausanne, à Morges, à Rolle et à Nyon, je ne fus pas moins heureux. Il y avait dans ces différentes localités de petites églises, au milieu desquelles, après tant de souffrances et de luttes intérieures, je pus savourer à longs traits les douceurs de l'amour fraternel et me fortifier dans la foi. Cpendant le but de mon voyage était surtout Genève, que j'avais visité quelque temps auparavant. Outre les pasteurs Gaussen, Guers, Malan, Empeytaz, que j'avais appris à connaître, et que j'aimais et estimais, il y avait dans cette ville deux nombreuses églises libres, qui comptaient plusieurs années d'existence. M. Malan me reçut avec beaucoup d'affection et me proposa d'établir mon domicile chez lui. Chose remarquable, j'avais eu autrefois l'ardent désir d'être placé en pension dans cette maison, où plusieurs de mes amis de Berne avaient recueilli de grandes bénédictions; mais les circonstances pécuniaires de mon bien-aimé père ne lui avaient pas permis de m'y envoyer. Maintenant mon souhait se trouvait exaucé dans des conditions tout à fait fraternelles, et je passai là six mois qui sont bien

l'une des époques les plus importantes de ma vie. Non-seulement j'acquis, durant ces jours bénis, une persuasion plus ferme de mon adoption, une connaissance plus claire du conseil de Dieu, mais j'appris surtout à m'attacher plus fermement à la parole de vérité, et à soumettre tous mes sentiments à son autorité. C'est aux conseils de M. Malan que je dois, après Dieu, ma détermination de me vouer au service de l'Évangile, détermination qui m'occasionna de nombreux combats<sup>4</sup>.

La carrière que j'avais suivie jusqu'ici avait été interrompue, et je n'entrevois aucune perspective de pouvoir la continuer ailleurs. J'inclinai fortement à me vouer entièrement au service du Seigneur et de son Église, et plusieurs frères m'avaient déjà encouragé à le faire. Mais je m'en sentais incapable, et comme je n'avais pas eu l'occasion de m'exercer à l'enseignement, je ne me connaissais aucun don pour cet objet. Encore aujourd'hui je reconnais que c'est là ma partie faible, et je regrette de n'avoir pas suivi la marche des jeunes théologiens, en remplissant pendant quelque temps l'office de précepteur.

Une fois établi dans la maison de M. Malan, je m'appliquai à étudier le grec et l'hébreu, sous la direction de deux de ses étudiants, à me remettre mon latin en mémoire, et à faire des compositions théologiques. Je ne pouvais m'arrêter à la pensée de me vouer à des études complètes dans les facultés de théologie existantes; elles étaient alors trop mal composées, et on y enseignait plutôt l'incrédulité que la religion. Si l'école libre et florissante de Genève eût alors existé, j'en aurais sans doute profité, ainsi que mon frère Rodolphe en profita plus tard. La vie que je menais à Genève était donc celle d'un étudiant. Mes occupations m'empêchaient de rechercher, autant que je l'eusse désiré, la communion fraternelle d'un si grand nombre de frères. Quoique membre de l'église du Dr Malan, je fréquentais souvent l'assemblée du Bourg-de-Four. Comme ces deux congrégations ne différaient entre elles que sur des points secondaires, comme, par exemple, le baptême des petits enfants, je ne pus m'empêcher de désapprouver qu'elles demeurassent séparées, d'autant plus qu'elles étaient unies par les liens de l'amour. Je m'exprimai là-dessus avec la plus grande franchise, en combattant la manière de voir du Dr Malan; ce qui montre clairement

<sup>4</sup> M. de Rodt dit ailleurs : « Ma conversion des ténèbres à la merveilleuse lumière de Christ s'opéra déjà dans ma treizième année, quoique d'une manière peu saillante; et, comme j'étais déjà arrivé à la connaissance du Sauveur pendant mon enfance, le désir de le servir dans l'œuvre glorieuse de l'édification de son corps ne tarda pas à s'éveiller dans mon cœur. Mais les circonstances extérieures étouffèrent ce désir pour un certain temps. »



que, malgré mon grand attachement pour un instrument spirituel aussi distingué, je conservais cependant mon indépendance.

Environ six mois après mon arrivée à Genève, M. Vivien, mon professeur, ayant été désigné pour occuper un poste d'évangéliste à Montbéliard, je me déterminai à le suivre, pour jouir jusqu'à la fin de ses excellents enseignements. Très-versé dans la connaissance des langues anciennes, il a publié une excellente traduction française des Psaumes et des Proverbes. Comme prédicateur, il était si distingué que, lors de son ordination, qui eut lieu dans la chapelle de M. Malan, ce dernier lui ayant donné au bas de la chaire le sujet de son discours, il monta immédiatement en chaire, et, après quelques instants de méditation, fit une prédication remarquable, qui, même sous le point de vue de la forme, pouvait soutenir l'examen. Il avait été précédemment l'un des meilleurs étudiants de l'académie de Genève, et ne l'avait quittée que pour échapper à son esprit d'incrédulité.

Mon séjour à Montbéliard se prolongea près de trois ans. J'élus domicile au milieu d'une famille chrétienne, dont le ministre Vivien avait épousé l'une des filles. Ma vie studieuse, cloîtrée, pour ainsi dire, était souvent interrompue par des courses faites en compagnie de M. Vivien, lors des tournées d'évangélisation qu'il faisait aux environs, et qu'il poussait quelquefois jusqu'à Besançon. Sa prédication claire et vivante était bénie pour quelques âmes; ce qui ne manquait pas de nous attirer à proportion la haine et la persécution. Un cas de ce genre eut lieu à Desendans, où nous avions eu une nombreuse réunion. Comme le lendemain, de bonne heure, nous nous disposions à aller plus loin, nous trouvâmes tout le village sur pied, et la foule nous accompagna avec des cris et des pierres. Par une grâce toute spéciale du Seigneur, nous ne précipitâmes point nos pas, continuant au contraire notre route avec la plus grande tranquillité; et, chose merveilleuse, nous ne fûmes atteints par aucun projectile. Heureusement l'inimitié des adversaires avait sa raison d'être; un intéressant réveil se déclara peu de temps après dans ce village. Mais, en général, la haine qu'on nous portait était grande; souvent nous étions insultés publiquement, et, à Montbéliard, les enfants nous poursuivaient ordinairement. Pour mettre des bornes à leurs vexations, nous crûmes devoir rechercher l'appui des autorités, et cet appui ne nous fut jamais refusé. De Montbéliard, nous visitâmes aussi souvent la petite église de Bâle, où j'eus une fois une entrevue avec mon bien aimé père. A son départ, je l'accompagnai jusqu'aux frontières bernoises, où il fallut nous séparer. Je n'oublierai jamais un moment aussi émouvant.

Il convient de signaler ici un changement important qui s'opéra

successivement dans mes vues et dans mes convictions. Ayant fait la connaissance d'un évangéliste baptiste, qui travaillait également à Montbéliard, j'appris à connaître les raisons qu'on alléguait contre le baptême des enfants, et je compris qu'elles étaient loin d'être sans fondement. En dernier résultat, j'acquis l'entière persuasion que, d'après l'Écriture, les croyants doivent être baptisés. Toutefois je n'arrivai point à cette croyance sans avoir communiqué mes pensées à des défenseurs distingués du baptême des enfants, tels que le Dr Malan et autres. J'avais d'ailleurs pesé et examiné soigneusement, avec prières, le pour et le contre de cet important sujet. Cette démarche ne fut pas le fait d'un esprit d'opposition, qui n'est point dans ma nature; au contraire, j'avais un sentiment très-vif qu'en agissant ainsi, j'affligerais mes meilleurs amis chrétiens et provoquerais contre moi une augmentation de haine de la part du monde. Mais je sentais aussi profondément que cette croix venait du Seigneur, et je n'avais pas la liberté de la rejeter. Je me fis donc baptiser par l'évangéliste nommé plus haut. Le baptême eut lieu par aspersion, et fut accompagné d'une bénédiction particulière<sup>1</sup>. »

### Retour dans la patrie.

« En 1830, écrit M. de Rodt, le canton de Berne subit une révolution politique. Avant de se retirer, le dernier jour de son existence, le gouvernement d'alors accomplit un acte qui venait on ne peut plus heureusement au devant de mes désirs; il rapporta, à l'unanimité, la sentence de bannissement qui avait été prononcée contre les séparés. Il m'était donc permis de retourner dans ma patrie. Je mis à profit cette liberté pour visiter le canton de Berne, afin d'apprendre à connaître tous les enfants de Dieu, quelles que fussent leurs vues et leur position ecclésiastique; car, dès les premiers temps de mon réveil, j'avais senti le besoin de rechercher la communion de tous les disciples de Christ, et de n'appartenir exclusivement à aucun parti. Je m'abouchai, durant ce voyage, avec toute espèce de chrétiens. Ministres fidèles de l'église nationale, et gens qui leur faisaient une opposition bien déclarée, anabaptistes et mystiques, je voulus tout voir et tout entendre; j'étendis même mes investigations jusqu'à certains sectaires, aux antonistes, par exemple, et j'appris à connaître assez exactement tous les partis reli-

<sup>1</sup> Plus tard, M. de Rodt se fit baptiser à Londres par immersion. Rom. VI, 4; Matth. III, 16; Jean, III, 25.

gieux. De nos jours, un semblable voyage n'aurait plus d'utilité réelle, le vrai christianisme s'étant dès lors considérablement répandu, et parce qu'en outre les croyants de toutes les nuances ne sont plus, comme c'était alors le cas, isolés les uns des autres. La Société évangélique elle-même ne faisait encore que de débiter dans l'influence bénie qu'elle exerça plus tard sur la ville comme sur la campagne.

Bientôt le nouveau gouvernement me fit signifier que je pouvais dorénavant vivre selon ma foi, sans aucun empêchement, et qu'on ne s'opposerait nullement à ce que je déployasse toute mon activité<sup>1</sup>. La nouvelle constitution ayant garanti la liberté de conscience, on s'en glorifiait, par opposition à la manière d'agir de l'ancien gouvernement, bien que l'amélioration laissât encore à désirer, surtout quant au principe de cette liberté, qui avait besoin d'être mieux défini. »

### Son ordination en Angleterre.

« Après être retourné à Montbéliard, écrit-il encore, pour y continuer quelque temps mes études, le 26 mars 1833, je quittai cette ville, qui avait été à tant d'égards un séjour béni pour moi, et je me rendis d'abord à Paris, où j'assistai aux fêtes annuelles des différentes sociétés religieuses. Comme les réunions se prolongeaient pendant plusieurs jours, je trouvai l'occasion de faire la connaissance de plusieurs chrétiens distingués. Je recueillis surtout de grandes bénédictions dans la demeure hospitalière du pasteur Pyt, connu dans toute la France par ses talents et sa piété. Sa vie spirituelle fut d'une grande utilité à mon âme, et il me procura l'occasion d'annoncer la parole de Dieu. — De Paris, je me dirigeai vers l'Angleterre par le Havre. Dans cette dernière ville, un digne frère, le pasteur Panchaud, me reçut avec affection. Une tournée faite dans le bruyant port de mer, pour y distribuer des traités, excita à un haut point mon intérêt. M'étant embarqué au Havre pour Douvres, j'entrai bientôt dans la diligence qui partait pour Londres, et

<sup>1</sup> M. de Rodt examinait alors la question de savoir s'il devait se rendre en Amérique pour prêcher l'Évangile aux Allemands, qui y sont déstitués de tout secours, ou dans l'Afrique occidentale, pour y devenir missionnaire parmi les nègres. Mais lorsqu'il en eut reçu l'invitation, le retour dans la patrie fut une troisième perspective qu'il eut à soumettre au jugement du Seigneur. Il ne tarda pas à voir clairement que, comme ce retour au pays était des trois partis le moins agréable à la chair, à cause de l'opprobre inévitable qui l'y attendait, c'était précisément le chemin que le Seigneur semblait lui tracer.

j'eus le plaisir d'y rencontrer un inconnu qui me salua en me présentant un traité. Marque réjouissante de la vie chrétienne qui abonde dans ce pays béni. A Londres, je fus reçu et logé fraternellement dans la maison du Dr Coxe, à Hackney. Il était au nombre de ceux à qui j'avais été recommandé, et je passai six semaines sous son toit, tant pour assister aux fêtes annuelles que pour me préparer à l'ordination, qui me fut proposée et ensuite conférée par des ministres de différentes congrégations dissidentes, dans la vaste et délicieuse chapelle du Dr Coxe, qui se trouva comble pour la circonstance<sup>4</sup>. Comme je n'étais pas assez versé dans la langue anglaise pour pouvoir me servir publiquement de cet idiome, on se contenta de lire la traduction de ma profession de foi, qui démontre avec exactitude les sentiments et les principes d'après lesquels j'étais déterminé à travailler. Or, comme ces sentiments sont demeurés les mêmes jusqu'aujourd'hui, je crois devoir reproduire ici cette profession de foi. La voici :

« Je reconnais un être divin, qui se révèle en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Je reconnais que tous les hommes ont perdu leur pureté primitive, qu'ils sont *morts dans leurs fautes et dans leurs péchés*, et qu'ils ne peuvent échapper à la condamnation éternelle qu'ils ont méritée. Je reconnais que le Fils de Dieu, manifesté en chair, selon la volonté du Père et par la puissance du Saint-Esprit, a tout accompli par son sacrifice, ses souffrances, sa mort et sa résurrection, pour la rédemption de son peuple. Je reconnais que le peuple de Dieu se compose de toutes les âmes qui croient au Sauveur, et que quiconque confesse cette foi et ne la dément pas dans sa marche, doit être reçu comme frère, avec toute la charité que Christ lui-même nous a témoignée. En conséquence, je maintiens également la persuasion où je suis, qu'il suffit d'être enfant de Dieu pour être admis dans les églises de Dieu qui doivent vaquer à l'édification du corps de Christ, tant par la prédication de la vérité et les œuvres de l'amour que par l'exercice de la discipline ecclésiastique. »

<sup>4</sup> Ce fut intentionnellement que M. de Rodt se fit conférer l'imposition des mains par des ministres dissidents de différentes églises. La table du Seigneur étant plus ou moins fermée chez eux à des frères d'autres troupeaux, il n'aurait pu se joindre définitivement à aucune d'elles. Dès le commencement, il avait été profondément pénétré de cette vérité, que tous les enfants de Dieu doivent se réunir autour de la table du Seigneur, sans se laisser arrêter par aucune différence sur des points secondaires, attendu que « Jésus-Christ est mort pour rassembler tous les enfants de Dieu qui étaient dispersés. » Cette conviction, il l'a conservée jusqu'à la fin de sa vie ; ce que les frères partageant d'autres convictions reconnaissent du reste avec joie.

» Je partage cette foi avec la plupart de nos églises de la Suisse.

» Si le Seigneur, dans sa grâce, me juge digne d'exercer la charge de ministre de sa Parole, je me propose de faire l'œuvre d'un évangéliste dans mon pays, et de paître en même temps la petite église de Berne. Par une dispensation merveilleuse, l'arrêt de mon bannissement a été rapporté, à l'unanimité, par l'ancien gouvernement. Pendant une visite que je fis à Berne il y a une année, plusieurs des notabilités de l'ancien ordre de choses m'accueillirent avec affection, m'invitant à retourner dans cette ville et à m'y établir à mon gré. Ces hommes m'assurèrent que non-seulement je serais toléré comme dissident, mais qu'on reconnaîtrait mon ministère, au cas que j'eusse l'intention de travailler à ce titre; ce qui aurait été le premier exemple d'un ministre séparé reconnu dans le canton de Berne. Des circonstances aussi favorables, jointes à l'invitation renouvelée de l'église, qui se trouve sans pasteur, et qui s'édifie sous la direction d'un frère français, m'ont fait réfléchir à la convenance qu'il y aurait pour moi à rentrer au pays et à m'établir dans ma ville natale. Ma connaissance de la langue et des mœurs du canton, ma parenté nombreuse et le cercle étendu de mes connaissances, la disette d'ouvriers qui se fait sentir dans la Suisse allemande, mes circonstances temporelles, qui me permettent de travailler en demeurant indépendant des frères et de toute société, tandis que je puis vivre dans le sein de ma famille, toutes ces considérations réunies ont produit en moi la conviction que le Seigneur m'appelle à retourner à Berne.

» Je termine, honorés frères, en regrettant vivement de ne pouvoir m'exprimer en votre langue. Je suis peiné aussi, en envisageant la charge glorieuse que le Seigneur va me confier par l'imposition de vos mains, d'être dans la nécessité de retenir mon cœur, si profondément ému. Veuillez le Saint-Esprit lui-même me consacrer à son service en me remplissant de sa force! Qu'il vous donne aussi de vous souvenir de moi devant le trône de la grâce, pendant que, éloigné de vous, je combattrai le combat pénible d'un serviteur de Christ! Si je m'arrêtais à mon incapacité et à mon dénuement, je ne pourrais accepter ce glorieux emploi, car les difficultés que j'entrevois déjà maintenant sont effrayantes pour la chair; mais mon espérance est en Celui en qui nous pouvons tout. Amen. »

Pendant mon séjour à Londres, je fus mis en relation avec un membre de la Société des traités. Cette relation continua dès lors, et je reçus gratuitement, par l'entremise de cette société, plusieurs envois de traités, qui furent les bienvenus. J'eus même la joie d'assister à l'une des séances de cet important comité, qui expédie dans toutes les

parties du monde, et en tant de différentes langues, une immense quantité de ces missionnaires silencieux, dont l'influence est plus grande qu'on ne peut le présumer.

En partant de Londres, je dirigeai mes pas vers Elberfeld, en m'arrêtant quelque temps à Rotterdam et à Bonn, où j'avais des parents à voir. Les frères Richter, de la maison des missions de Barmen, me reçurent fraternellement, et j'eus l'occasion d'assister à une conférence des prédicateurs évangéliques de la contrée, parmi lesquels je trouvai un foyer de vie spirituelle. Un des points les plus importants de ma visite fut le privilège que j'obtins de faire la connaissance des deux célèbres prédicateurs d'Elberfeld, Daniel et Guillaume Krummacher, dont le dernier m'avait été en grande bénédiction par ses écrits. A Carlsruhe, j'appris à connaître le directeur Stern et le pasteur Mann, qui travaillaient l'un et l'autre à l'avancement du règne de Dieu, mais en souffrant de nombreuses contradictions. A Strasbourg, enfin, j'eus la joie de visiter le pasteur Härter et le professeur Cuvier, deux hommes vaillants, qui exerçaient autour d'eux une très-grande influence, et dont le premier a dès lors fait des choses dignes de remarque. »

### M. de Rodt exerce son ministère à Berne.

« Lorsque la sentence de bannissement eut été annulée, continue M. de Rodt, plusieurs membres de la petite église rentrèrent aussi dans leurs foyers, et les assemblées furent dirigées quelque temps par un évangéliste français. Quoique les frères m'eussent appelé à les présider, je ne voulais cependant pas m'imposer à eux en arrivant. Il fallait, avant tout, que le Seigneur confirmât et légitimât ma vocation au milieu d'eux. A ma première apparition dans l'assemblée, je fis connaître mes principes, et je les présentai comme ceux de la petite église. Jusqu'alors il n'y avait eu que des réunions françaises; je me mis à en tenir en allemand, et ces assemblées, où l'on exposait les vérités évangéliques dans la langue du pays, devinrent bientôt plus nombreuses que les premières. Ce n'était cependant qu'un petit troupeau, en grande partie composé de femmes, et qui trouvait encore à se loger dans une petite chambre de la rue des Postes. Ce qui nous unissait surtout les uns aux autres, c'était le premier feu de l'amour fraternel, la vie du témoignage; à quoi il faut ajouter l'opprobre de la part du monde, qui était alors incomparablement plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui, beaucoup de préventions contre la vérité étant maintenant dissipées. Non-

seulement nous avons à souffrir pour nos convictions ecclésiastiques, mais aussi pour l'amour de la vérité nouvellement prêchée, qui, en ce temps-là, était encore sous le boisseau.»

Un jour que M. de Rodt traversait la place de la comédie, une troupe de gamins le poursuivirent en criant dérisoirement : « Eh ! voyez cet homme qui veut être sauvé par la foi sans les œuvres ! »

En 1833, notre frère s'adressa pour la première fois au gouvernement, au nom de son troupeau, pour demander l'établissement du mariage civil et des registres civils pour l'inscription des enfants; avantages qui auraient dû, dès le principe, être la conséquence de la liberté religieuse récemment accordée. Il faut le dire, jusqu'ici cette requête n'a pas encore été appointée.

En 1834, l'église évangélique libre de Berne se réunit à quarante-cinq églises sœurs, de la Suisse, de la France et du Piémont, pour travailler, de concert avec elles, à la propagation de l'Évangile. Plus tard, d'autres troupeaux s'unirent encore à elles. Une feuille de missions, que M. de Rodt rédigea de 1839 à 1848, donne souvent des détails sur l'œuvre de l'évangélisation entreprise en commun par les Églises associées. Voici le nom des troupeaux qui faisaient alors partie de l'association : Bâle, Berne, Thoune, Sonvillier, Neuveville, Tramelan, Neuchâtel, Bôle, Cofrane, Fleurier, Ballaigues, Corcelles, Epalinges, La Chaux, Lausanne, Lavigny, Le Brassus, Létivaz, Lucens, Morges, Moudon, Yvonand, Orbe, Palaisieux, Rolle, Sainte-Croix, Saint-Triphon, Vevey, Villeneuve, Ursins et Yverdon; en France, Paris, Anduze, Annonay, Avèze, Hargicourt, la Pireyre, le Riou, Montbéliard, Saint-Hippolyte, Saint-Paul-trois-Châteaux, Tullins, Saint-Denis et Saint-Maur; en Piémont, Saint-Jean-de-Luzerne. Chaque année, ces églises se réunissaient en une assemblée générale, qui était convoquée à Lausanne, quelquefois aussi à Yvonand, à Rolle ou à Neuchâtel. On y traitait des intérêts généraux de l'association; l'exécution était confiée à une commission, choisie par l'assemblée et dans son sein. En 1838, cette commission se composait des frères Guers, Lhuilliez, Auguste Rochat, Durand, de Rodt, de Goumoëns, Charles Rochat, Olivier, de la Fléchère, du Plessis-Dutoit, de Pourtalès et Petitpierre. Ce dernier a fait dans le temps la remarque suivante : « Quoique M. de Rodt fût encore jeune, il possédait cette maturité de jugement qu'on ne trouve guère chez d'autres personnes qu'à un âge plus avancé, et ses conseils étaient déjà alors d'un très-grand poids. » Cela nous rappelle qu'un chrétien appenzellois fut un jour très-étonné en voyant pour la première fois M. de Rodt, qu'il ne connaissait que comme rédacteur du *Christ*, et que ce chrétien lui dit : « Je croyais que tu étais un vieillard ! »

L'année 1834 se fit remarquer par un beau mouvement religieux parmi les anabaptistes de Langnau. Notre ami ne resta pas éloigné des âmes réveillées au milieu de ceux qu'on appelait les nouveaux baptistes; mais les tentatives mutuelles d'union demeurèrent sans résultat, « parce que, » dit le serviteur de Dieu, « nous n'étions pas d'accord sur la nécessité de laisser les consciences libres à l'égard du baptême et d'autres points secondaires, et que nous déclarions vouloir recevoir au milieu de nous des baptistes, des paedobaptistes, et même des chrétiens qui n'auraient ni l'une ni l'autre de ces convictions. M. de Rodt entretint pendant longtemps une communion étroite avec M. Fröhlich, ministre des nouveaux baptistes, qui est mort dès lors; mais lorsqu'il vit ce dernier devenir toujours moins large envers les croyants qui professaient d'autres convictions, faire du rejet du baptême des enfants une condition de salut, et enseigner d'autres erreurs encore, entre autres celle qui consiste à dire que ceux qui sont nés de nouveau ne pèchent plus, alors il cessa de le fréquenter.

Dans la même année, M. de Rodt publia la *Harpe de Sion* (*Sionsharfe*), recueil de cantiques qui se répandit dans toute la Suisse, à plusieurs milliers d'exemplaires, et qui, dans ces dernières années, a vu sa sixième édition, corrigée et considérablement augmentée. Ce fut aussi à cette époque qu'il publia le *Christ* (*le Chrétien*), feuille religieuse qui, en laissant complètement de côté toute question d'église, traite exclusivement des vérités fondamentales de l'Évangile, et insiste surtout sur la nécessité de la conversion et d'un christianisme vivant. Il ne cessa de rédiger cette feuille qu'à sa mort. De 1837 à 1843, il y travailla avec le concours du docteur Bouterwek, actuellement directeur du collège d'Elberfeld; de 1851 jusqu'à sa fin, l'auteur de cette brochure eut la joie d'être son collaborateur.

Dans l'origine, afin de pourvoir à l'édification d'enfants de Dieu dispersés, qui n'étaient pas placés de manière à pouvoir assister à la prédication de l'Évangile, le jour du Seigneur, il se contentait de leur faire passer des traités, et ce ne fut qu'après avoir communiqué ses pensées à quelques amis chrétiens qu'il prit la résolution de publier une feuille périodique pour nourrir la foi de ses frères. À côté du *Christ*, il fit colporter toutes les années un grand nombre de Nouveaux-Testaments et d'écrits religieux; la parole de Dieu fut même répandue par différents frères dans les cantons catholiques.

Mais notre ami désirait aussi se procurer des aides pour la prédication de l'Évangile. Il chercha autour de lui de jeunes hommes convertis, bien doués, désireux de s'employer au service du Maître, et leur communiqua ses directions, pour les mettre à même de présenter aux



âmes la vérité. En 1835, il donna, durant un semestre, un cours biblique aux frères Heyde et Wild. Le premier, après avoir évangélisé pendant peu de temps dans le canton de Berne dut bientôt retourner en Prusse, sa patrie, où il travailla plusieurs années en qualité de colporteur, à la satisfaction de la Société biblique de Posen; après quoi il se rendit et se rend encore utile comme maître d'école. M. Wild, après avoir reçu l'imposition des mains en qualité d'évangéliste des églises associées, évangélisa dans le canton de Berne et déploya, pendant plusieurs années, son activité chrétienne à Saint-Gall. Dès longtemps il a fixé son domicile à Uebeshi, près de Thoune, d'où il répand dans les environs la semence de la Parole en visitant certaines parties de l'Oberland, de l'Emmenthal, et de temps en temps les Allemands des montagnes de Neuchâtel. En 1836, M. de Rodt donna un nouveau cours biblique à M. Antoine Fleischmann, de Nuremberg, qui fut ensuite employé comme évangéliste des églises associées.

Toutefois, notre cher frère ne se contentait pas de former des ouvriers; il parcourait lui-même la contrée en faisant l'œuvre d'un évangéliste. Un ami d'Angleterre ayant désiré lui faciliter ses courses missionnaires en lui procurant un cheval, lui envoyait régulièrement la somme nécessaire à l'entretien de sa monture. Mais après s'en être entendu avec le bienveillant donateur, M. de Rodt préféra toujours employer cet argent à la publication et à la circulation de traités religieux<sup>4</sup>. Il voyageait presque toujours à pied, mangeant ce qu'on lui offrait, et couchant de préférence chez les frères pauvres. Un jour qu'il s'acheminait vers Moutiers et qu'il se sentait fatigué, il rencontre un voiturier conduisant des marchandises. Espérant trouver l'occasion de lui annoncer l'Evangile, il lui demande la permission de monter sur son char; ce à quoi le roulier consent volontiers. Mais dès que le ministre de Christ commença à lui parler de la seule chose nécessaire, les bonnes dispositions de l'homme firent place à une violente colère, et il s'écria :

<sup>4</sup> M. de Rodt a composé ou traduit lui-même plusieurs des traités qu'il répandait; de ce nombre sont : *La seule foi qui sauve*; *Les villes de refuge*; *La révolte de Coré*; *Le cordon écarlate*; *Quarante-sept portions de l'écriture sainte expliquées par les mœurs et les coutumes de l'Orient*, et illustrées par de belles gravures sur bois. Déjà, pendant son séjour à Montbéliard, il s'occupait activement de la dissémination des traités. Il ne comprenait pas qu'on pût être opposé à ce moyen de faire parvenir la vérité aux âmes. « N'est-ce pas la parole de Dieu seule qui opère, » écrivait-il, « qu'elle sorte de la bouche d'un homme, ou qu'elle soit écrite sur le papier? Que ne pouvons-nous l'écrire sur tous les rochers, sur tous les arbres! Dieu en serait certainement glorifié. Et lors même que le Saint-Esprit n'a pas positivement recommandé ce moyen, l'art de l'imprimerie, qui est aussi un don de Dieu, ne peut-il donc pas lui être consacré! »

« Attendez, je vais vous conduire chez le préfet de Moudiers ! » Et comme M. de Rodt fait mine de vouloir descendre, le voiturier, pour l'en empêcher, commençant à jouer du fouet, mit ses chevaux au grand galop, de sorte qu'il ne resta à notre ami d'autre ressource que la prière. Dieu l'entendit, car au lieu de le conduire chez le préfet, ainsi qu'il l'en avait menacé, l'homme arrêta son char à l'entrée du village et se borna à lui dire : « Maintenant vous pouvez descendre. »

### Voyage en Angleterre et en France.

Au mois de juillet 1836, M. de Rodt fit, de concert avec quelques amis, un intéressant voyage en Angleterre et en France, pour apprendre à connaître des chrétiens qui professaient des manières de voir différentes. Quelques portions de sa relation de voyage trouveront ici avantageusement leur place. « La route de Berne à Bienne, dit-il, parcourt une contrée riante et fertile, d'où l'on jouit, surtout des hauteurs de Frienisberg, d'une vue aussi belle qu'étendue. Mais, au milieu de ces fertiles campagnes, le cœur s'attriste en pensant à l'état spirituel de ceux qui les habitent. Sous ce rapport, c'est bien de tout le canton la partie la plus dénuée de vie (et il en est encore ainsi en 1862). Cependant nous connaissons quelques enfants de Dieu dans les petites villes de Morat, Bienne, Arberg, Nidau et Cerlier. A Neuveville, il y a une église bénie, et, sur le plateau situé au pied de Chasseral, on remarque un beau réveil dans l'église nationale. Mais, en général, les nombreux villages qui couvrent presque le pays, ne possèdent que par-ci par-là un chrétien vivant, et peu de ministres vraiment fidèles. La population presque tout entière croupit dans l'ignorance du salut et dans le péché. Quant à l'église de Montbéliard, elle a été longtemps divisée par des discussions passionnées sur la question du baptême. Maintenant la communion fraternelle est rétablie; les frères ont conservé leurs diverses manières de voir, mais ils se supportent et s'édifient dans la communion du Seigneur. La simplicité et la cordialité de ces amis, paysans en général, sont de nature à faire rougir les citadins.

» Arrivés à Paris, nous visitons quelques-unes des curiosités de la vaste cité; nous admirons les beaux ouvrages qui sont les fruits de l'art et de la science de l'homme; mais aussi nous sentons profondément que toute cette gloire n'est que vanité, et nos cœurs sont remplis de tristesse en voyant se presser dans les rues des multitudes sembla-

bles aux flots de la mer, encore plongées dans la mondanité. Les chrétiens ne sont pas en grand nombre à Paris; cependant il y en a de diverses nuances; on y trouve des fidèles appartenant à l'église nationale, des dissidents, des baptistes, des méthodistes, etc. »

24 juillet. — « Après une heureuse traversée, nous saluons les côtes pittoresques de l'Angleterre, et bientôt nous sommes entourés et visités par une multitude d'employés de la douane anglaise. Malheur à ceux qui font la contrebande! Mais malheur surtout, mille fois malheur à celui qui tenterait d'entrer dans le port de l'éternité avec la marchandise prohibée de sa propre justice, et dont le passeport n'aurait pas été scellé du sang de l'Agneau! »

24-29. — « Séjour à Londres. Sans aucun doute, cette ville est le principal centre du règne de Dieu sur la terre. On y rencontre des chrétiens de toute dénomination; le mystique quaker, qui méconnaît les ordonnances extérieures que Christ a établies; le baptiste, qui tient peut-être un peu trop à la forme; l'indépendant, qui déploie, ce semble, une trop grande ardeur pour sa liberté religieuse, etc., etc. Heureusement tous ces différents partis tendent à se rapprocher et à s'unir dans une communion plus générale. La diversité de vues se modifiera infailliblement, et la lumière qui éclaire chacune de ces classes en particulier se communiquera et rayonnera au dehors dans la paix de l'amour fraternel, à mesure qu'on parviendra à comprendre que, dans l'état d'imperfection et de diversité de la connaissance humaine, *l'amour* est le seul lien possible de la perfection. Dans l'une des rues les plus importantes de la métropole, on remarque un beau monument de ce besoin qui se fait maintenant sentir; c'est un magnifique bâtiment qui porte, sur le fronton du portail principal, cette inscription réjouissante: *Philadelphéion*, mot grec qui indique que l'édifice est consacré à l'amour fraternel. C'est en effet à Exeter Hall que les différentes sociétés religieuses ont leurs bureaux; c'est là que les chrétiens se rassemblent pour s'entretenir de l'amour de leur Sauveur et pour s'occuper tous ensemble des intérêts de son beau règne; c'est là aussi que se réunissent, dans l'une des plus grandes salles du monde, des milliers d'enfants de Dieu, pour assister aux fêtes annuelles des différentes sociétés religieuses, et que, malgré la diversité de vues qui les sépare, ils se groupent dans la communion de leur commun Chef, ils entonnent d'une même voix la louange due à son nom. Ici on se tend une main fraternelle et chrétienne, et le cœur s'épanouit dans cet amour fraternel, qui finira par fouler aux pieds tous les murs de séparation, et par réunir en Un ceux qui sont Un dans le conseil du Père et par le sang de l'Agneau » (Jean XVII, 22).

*Du 29 juillet au 5 août.* — « Arrivée et séjour à Plymouth. Belle ville, située dans une contrée pittoresque. Ce qui m'y a surtout intéressé, c'est une église chère au Seigneur, qui s'y réunit, et qui est fondée, comme la nôtre, sur le principe de la réunion des saints. Elle est liée avec un grand nombre d'assemblées d'Angleterre et d'Irlande, qui maintiennent fermement ce même caractère, et dont les évangélistes sont les instruments d'un réveil important. Cette église compte environ deux cents membres. C'est un spectacle touchant que celui de ces frères, parmi lesquels l'amour fraternel se concilie avec la liberté chrétienne, sans dégénérer en licence ou en formalisme. Le riche s'y approche du pauvre sans que le pauvre en soit enflé. Il n'y a évidemment que l'esprit de Dieu qui puisse maintenir un équilibre aussi rare. L'assemblée possède des dons très-remarquables et un très-grand zèle pour la propagation de l'Évangile. Elle participe tous les dimanches à la Cène du Seigneur, qui lui est distribuée par les *ouvriers*. Elle marche librement et ouvertement. Parmi les frères les mieux doués se trouvent le capitaine Hill et sir A. Campbell. C'est chez ce dernier que j'ai reçu l'hospitalité, de la manière la plus cordiale. Sa maison est un modèle d'intérieur chrétien, et la simplicité qui y règne d'autant plus étonnante qu'en général les Anglais aiment le confort dans leurs ménages. La maison de sir A. Campbell, quoique commode et bien servie, ne sera jamais un achoppement aux consciences scrupuleuses. Le culte domestique répand la paix et l'amour fraternel entre tous les habitants de cette paisible demeure »<sup>4</sup>.

*14 août.* — « Dimanche, à Nérac. Cette petite ville est célèbre par les séjours qu'y fit plusieurs fois le roi Henri IV, et on y montre encore des vestiges de son palais et de ses jardins. Quant à moi, elle m'est chère à cause des enfants de Dieu qui l'habitent. Deux ministres de l'église nationale, Hosemann et Cabos, y ont été les instruments d'un réveil. Ils sont l'un et l'autre pleins de vie et des dons du Saint-Esprit. Le premier veut que je prêche dans son église, quoique je lui fasse part de ma séparation de l'église établie. Il ne m'en laisse pas moins entièrement libre de parler comme je l'entends, de changer même la liturgie, et de me passer de la robe, si elle me gêne. Je saisis avec empressement l'occasion d'entretenir mes auditeurs de la seule chose nécessaire. A ces divers égards, il règne en France une liberté beaucoup plus grande qu'ailleurs; la chaire est souvent offerte aux soi-disant séparés, tandis que les pasteurs fidèles sentent le besoin de parler devant tous les vrais chrétiens le langage essentiel, et de viser à la conversion des âmes. »

<sup>4</sup> Heureux début des frères de Plymouth.

25 août. — « Nous avions l'intention de tenir une réunion à Saint-Jean ; mais les esprits étaient si montés contre nous, que la police nous avisa obligeamment de nous tenir sur nos gardes. On avait affiché aux coins des rues des placards qui portaient ces mots : « Deux louis pour la tête d'un morave ! » (*Morave* est ici le nom d'ignominie qu'on donne à tous les chrétiens.) Chemin faisant, nous aperçûmes bientôt des indices de cette fermentation. Ayant été accostés et accompagnés par un homme dont toute l'apparence indiquait de mauvaises intentions, nous nous sentîmes pressés de réclamer silencieusement l'appui du Seigneur, pendant qu'il cheminait à nos côtés. »

27 août. — « Nous avons voyagé par monts et par vaux, et cela par une très-grande chaleur. J'ai fait l'expérience qu'il convient de suivre les traces des missionnaires, non-seulement sur la carte, mais aussi en se représentant leurs travaux. On apprend ainsi à avoir compassion d'eux ; car les fatigues corporelles sont des souffrances, et des souffrances réelles, surtout lorsqu'on a encore affaire à son propre cœur, et à soutenir les attaques de l'ennemi. Frères, souvenez-vous des ouvriers du Seigneur ! »

M. de Rodt recueillit de ce voyage plus d'une instruction utile. Il fut surtout fortifié dans la conviction que la vie du chrétien ne dépend ni de la connaissance qu'il a acquise à l'égard des points secondaires, ni de sa position ecclésiastique, mais de la mesure de sa communion avec le chef de l'Eglise. Dans un de ses traités sur la question de l'église (*le Nouveau baptiste et son ami*) il fait raconter, par celui des deux interlocuteurs qui défend ses principes, ce qu'avait dit son pasteur, récemment de retour d'un grand voyage, sur la signification de l'excellent cèdre du prophète Ezéchiel, XVII, 22, 23. Entre autres choses, il fait remarquer qu'on peut constater, de nos jours, l'accomplissement merveilleux de cette prophétie : « Des oiseaux de tout plumage demeurent sous le cèdre excellent, » disait-il ; des hommes de toute nation et de formes d'églises différentes, se trouvant réunis en Christ, se reposent sous son frais et salubre ombrage, pour chanter sa louange d'un commun accord et sans interruption. Bien que tous ces oiseaux aient des plumages différents et d'une grande variété de couleurs, faisait-il encore observer, et bien qu'il y ait une grande diversité dans leurs vues et leur manière d'agir, ils trouvent cependant tous leur repos en Christ, et, au lieu de se quereller et de se reprocher la diversité de leur extérieur, ils doivent se réunir dans l'amour, à la louange de leur commun Sauveur. » — C'est ainsi que notre pasteur nous exhortait à nous réjouir ensemble au Seigneur, et à être pleins de support envers tous nos frères.

## Réveil et persécution.

« Il y eut alors dans le canton de Berne un heureux temps de semailles et de moisson, et, le 3 novembre 1835, M. de Rodt put écrire à une amie : « Notre canton ressemble actuellement à un champ sur lequel on n'a qu'à semer pour pouvoir aussitôt moissonner. Nos ouvriers ont été les instruments d'un beau réveil dans la contrée de Berthoud, et notre église est singulièrement bénie dans ses environs. De toute part on me demande des ouvriers, et deux élèves arrivent en ce moment pour se préparer à évangéliser, l'un dans notre canton, l'autre à Bâle-Campagne. Mon frère s'est embarqué le 14 octobre ; il nous a encore écrit le même jour une lettre pleine de foi et qui respire une grande paix. Les personnes qui se joignent à notre église sont du nombre des chétifs de ce monde, et je dois avouer que je me trouve toujours plus béni et plus heureux au milieu des petits que parmi les grands, quoique le Seigneur ait aussi opéré de grandes choses dans le sein des classes aisées. La mère de notre frère S. et celle de notre sœur W. gisent l'une et l'autre sur leur lit de mort, mais avec la paix du Seigneur. Une de nos sœurs a été emprisonnée à Lucerne, pour la cause de la vérité, et conduite dans la prison, ayant la Bible liée sur le dos. N'est-ce pas un glorieux fardeau ?

Dans l'Emmenthal, il se manifesta de grands réveils, qui avaient déjà été préparés dès 1832. C'est alors que frère Sch. fut réveillé à Berthoud, par le moyen de frère L. — L. ayant prié une de ses connaissances de lui indiquer un cordonnier, on lui enseigna la demeure de Sch. Il y alla et lui commanda des souliers pour le dimanche, mais en recommandant qu'on n'y travaillât point ce jour-là. En payant ses souliers, il présente un traité au cordonnier, et lui propose de lui lire un chapitre de la Parole. Le cordonnier n'y mettant aucune opposition, il lui lit le chapitre III de Saint-Jean et prie à genoux avec lui. Lorsqu'il fut parti, S. se dit à lui-même : « Voici au moins encore un juste ! » L. revint tous les soirs chez l'artisan, qui fut ainsi amené à une connaissance vivante de Christ. Ce Sch. fut plus tard l'instrument de la conversion de F. Ce dernier, après avoir entendu le conseil de Dieu de sa bouche, l'avait évité constamment pendant deux ans. Enfin, dans une promenade solitaire, les deux amis se rencontrèrent de nouveau. « Veux-tu venir te promener avec moi ? » dit Sch. à F. — « Je le veux bien. » — Sch. : « Voici bientôt deux ans que je t'ai entretenu quelques instants de Nicodème ; examine-toi ! as-tu éprouvé quelque chose de semblable ? » — « Non, je

suis trop faible. » — Sch. lui raconte alors comment il avait trouvé le repos de son âme ; et F. lui ayant avoué qu'il ne connaissait pas cet état, Sch. l'invita à venir le soir chez lui. Il arrive, en effet ; ils lisent ensemble les Proverbes de Salomon, et F. écoute tranquillement la lecture. Un autre frère termina par la prière. S. dit alors à F. : « Tu as entendu beaucoup de choses ; est-ce la vérité ou l'erreur ? » — « La vérité. » — Environ huit jours après, F. éprouve tout à coup un travail d'âme et commence à répandre des larmes. Les ouvriers qui travaillaient avec lui lui demandent ce qu'il a, s'il s'est peut-être fait mal. — « Oh ! non, je suis perdu ! oh ! si seulement le monde entier priait pour moi ! » Personne ne comprenait rien à ce mystère. F., tremblant et angoissé, se hâte de se rendre chez S. et s'écrie en entrant : « Oh ! quel terrible moment ! je suis perdu, damné ! » — S. « N'est-ce pas, tu n'as encore jamais rien éprouvé de pareil ? » — « Non. » — « Réjouis-toi donc, et surtout ne te laisse pas aller au désespoir ! » — F. ne tarda pas à se trouver mieux ; il obtint la paix, et dès lors sa marche a été chrétienne. L'un conduisit l'autre à Jésus. C'est ainsi qu'aux jours du Fils de l'homme, André ayant rencontré Simon, lui avait dit : « Nous avons trouvé le Messie ! » et l'avait conduit au Seigneur. C'est ainsi que Philippe avait rencontré Nathanaël, l'Israélite sans fraude, qui s'était d'abord écrié : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » mais qui aussi n'avait pas tardé à dire : « Maître, tu es le vrai Dieu, tu es le roi d'Israël ! » Jean I, 40 et s. — Les nouveaux convertis rendirent témoignage de l'œuvre qui s'était faite en eux, et commencèrent de petites réunions, qui furent bénies de Dieu. Plus tard, Lg. se lia avec L., et, en 1835, en fréquentant la maison de Sch., L. fit la connaissance de W., homme foncièrement converti, dont la vie chrétienne exerçait à Berthoud une influence des plus heureuses. Ces deux hommes reconnurent bientôt qu'ils avaient une même foi et un même esprit, et se donnèrent la main en signe d'association pour travailler à la propagation de l'Évangile. W. se distinguait par son éloquence naturelle et ses connaissances bibliques. Un jour, dans une réunion où l'on ne voyait presque plus jour, il récita de mémoire des portions entières de l'Écriture sainte.

En juillet 1835, les frères commencèrent une réunion à Oberbourg, et cette réunion, de même qu'une autre assemblée formée à Bruggbach, fut un grand moyen de réveil. Cependant, W. dut bientôt quitter l'Emmenthal. Poursuivi par la police, il se rendit à Thoune, où il s'opérait aussi un mouvement intéressant. Mais bientôt il se joignit aux nouveaux baptistes, et attira à sa manière de voir un assez grand nombre de ceux qui avaient été réveillés par son moyen. Cependant les frères

Fleischmann et B. W. devinrent les collaborateurs de M. de Rodt dans l'Emmenthal, où des villages entiers se trouvaient sous l'influence de l'Évangile. Dans cette vallée, de même qu'à Thoune, les maisons d'école furent ouvertes aux assemblées, et les *ouvriers* reçus avec empressement dans toutes les maisons. C'est de ce réveil que datent les églises associées du canton de Berne. Les âmes réveillées, par un effet de ce besoin de communion fraternelle qui existe dans le cœur de tous les croyants, se réunissent en églises, pour persévérer dans la doctrine des apôtres, dans la communion, dans la fraction du pain et dans les prières. Actes II, 42. Quelques extraits des journaux des *ouvriers* nous apprendront à connaître ce réveil d'une manière plus complète.

*Berne, 10 décembre 1855.* — « Je reviens, » dit notre ami, « d'une excursion de trois jours, où j'ai joui du beau réveil de Berthoud. Les âmes y sont profondément saisies par la vérité. Après avoir passé par le creuset d'une amère repentance, elles entrent dans une joie et un amour qui étonnent même les enfants de Dieu. La nouvelle église de Berthoud, qui se forme au sein de la renaissance, compte actuellement cinquante-cinq membres. Mais ce réveil a aussi réveillé les adversaires, et les pierres et les coups ne sont pas rares. » — Le même frère ajoute : « Les traités que le frère L. a répandus dans notre canton se comptent par milliers. Plusieurs conversions se sont opérées. »

*Extrait du journal du frère Wild, évangéliste dans le canton de Berne, 24 septembre 1856.* — « A Oberbourg, on m'appela à me rendre auprès d'un homme qui était tombé d'un arbre de quarante-cinq pieds de hauteur, et qui, dans sa chute, s'était fracassé les côtes. Je le trouvai dans un état d'âme réjouissant. En proie à de grandes douleurs, il déclarait que le Seigneur lui avait fait grâce. Six mois auparavant, la mort qu'il voyait maintenant arriver sans crainte, l'aurait surpris dans un état d'incrédulité complète. Il appréciait d'autant plus la paix dont il jouissait maintenant, qu'avec ses grandes souffrances le combat de son réveil l'aurait précipité dans le désespoir ; tandis qu'il lui était donné de supporter patiemment ses douleurs, amorties aujourd'hui par l'espérance de la gloire qui allait lui être révélée. Ses souffrances paraissaient être moins vives, quand on lui lisait des passages de la parole de Dieu, qui tous étaient vivants pour son âme. Après la prière, il me raconta qu'avant de monter sur l'arbre, il avait eu le pressentiment de sa chute ; il était donc rentré dans sa chambre, y avait lu un chapitre, et s'était ensuite jeté à genoux, pour se recommander au Seigneur. Cinq minutes après être monté sur l'arbre, il avait fait cette terrible chute. »

*Du même ouvrier, 28 novembre 1856.* — « Après une nombreuse



assemblée, dans la maison d'école de Kernnried, j'entre en conversation avec un inconnu, qui marche à côté de moi. Je lui demande s'il a une religion. — « Sans doute, » me dit-il. — « Et laquelle ? » — « Celle qu'on a autour de moi. » — « Croyez-vous que la religion de ce pays vous sauvera ? » — « Oh ! oui. » — « Et si Dieu vous appelait, dans cet instant même, à paraître devant son tribunal, pourriez-vous y aller avec l'assurance du salut ? » — Après une longue hésitation, il l'affirma. — « D'où avez-vous donc tiré cette assurance ? » — « Oh ! si l'on n'a pas prêté de faux serment, il n'y a rien à craindre. » — « Eh bien ! lui répondis-je, je connais maintenant votre religion, et je vous déclare ici, en la présence de Dieu, que si vous continuez à suivre cette route, vous serez éternellement perdu. » — Ces paroles le frappèrent, et il me regarda fixement, en ouvrant de grands yeux. Alors je lui expliquai les deux chemins, et lui demandai s'il croyait être dans la bonne voie. Après un moment de silence, il me dit : « Maintenant je reconnais que je ne suis pas chrétien, et qu'il faut que je change. » Je lui démontrai alors que Jésus est le chemin et lui remis quelques traités, qu'il accepta avec reconnaissance. Il me quitta touché, et je le recommandai à la grâce régénératrice du Seigneur.

*Du 10.* — Un homme qui fréquente habituellement nos assemblées à la Sonnhauen, nous raconta l'histoire suivante : « Voici déjà quelque temps que je travaille à la construction de la nouvelle route qui passe à une lieue et demie d'ici. Aujourd'hui je dus, avec un autre ouvrier, percer une mine dans le rocher. Pendant notre travail, je racontai à mon compagnon ce qui se passe au sein de nos assemblées comme au fond de mon cœur, l'encourageant à se convertir. Déjà huit jours auparavant, nous avions eu un entretien semblable. — « Je me convertirai, dit-il, lorsque je serai vieux ; maintenant je veux encore jouir de la vie. » Puis il me tourna en ridicule devant les autres ouvriers. Le trou ne tarda pas à être assez profond, et nous y versâmes de la poudre. Mais mon compagnon ayant, par mégarde, introduit la mèche par le côté allumé, le coup partit à l'instant, et l'explosion fut terrible. Je n'eus que le temps de détourner la tête, et, lorsque je me retournai, je ne vis plus mon camarade. L'explosion, en m'effleurant à deux pouces de distance, s'était dirigée tout entière contre lui, et l'avait précipité du haut d'un rocher aussi élevé qu'un clocher. On le trouva le crâne fracassé. Ainsi finit subitement le temps de la patience pour ce pauvre pécheur, dont la mort nous crie à tous : « *Aujourd'hui*, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez point vos cœurs. » Le soir, je fis à l'assemblée une application de ce terrible événement ; elle fut d'autant plus touchante que l'on connaissait la victime et les localités, et que l'accident datait du jour même. »

Mais plus l'Évangile trouvait entrée dans les cœurs, plus aussi il se faisait de rumeur autour des frères; et bientôt il s'éleva des persécutions, à la suite desquelles W. et F. furent renvoyés par la police, sans autre forme de procès. F. se rendit en Allemagne. En 1838, il partit pour l'Amérique, où dès lors il fonda plusieurs églises baptistes. Prédicateur renommé, il embrasse aujourd'hui une sphère très-étendue, et publie le *Messenger évangélique*, journal périodique, qui a une teinte de baptisme prononcée, mais qui proclame avec force les vérités fondamentales du salut.

La haine du monde se manifesta fortement dans l'Emmenthal; plusieurs fois même, elle y fit violemment explosion. Un jour que M. de Rodt tenait une assemblée à H., quelques drôles, évidemment mal intentionnés, se placèrent en face de lui, armés de redoutables bâtons. Le ministre du Seigneur comprit bientôt de quoi il s'agissait; il éleva son âme au Seigneur par un soupir, commença le service dans un esprit de prière, et annonça la parole de Dieu en toute tranquillité et avec joie. Les rudes et hardis tapageurs baissèrent bientôt les yeux, et, à l'issue de la réunion, notre frère put poursuivre tranquillement son chemin, sans être molesté.

M. de Rodt écrit encore, en juillet 1836: « L'église d'Oberbourg (Berthoud) a beaucoup à souffrir de la persécution qui s'est élevée contre elle. La foule des ennemis s'appuie, à tort ou à raison, sur le préfet, qui envisage, dit-on, le réveil comme une chose très-nuisible au pays. Les chrétiens ne trouvent aucune protection auprès de ce fonctionnaire. A l'issue d'une réunion que F. avait présidée à Oberbourg, douze individus s'emparèrent de lui et le conduisirent à l'auberge, en criant: « Nous tenons maintenant le faux prophète. » Cependant deux personnes le protégèrent et empêchèrent qu'il ne fût battu. Vers onze heures du soir il fut relâché, après avoir exhorté les assistants à penser au jour du jugement, et non sans avoir éprouvé richement la proximité du Seigneur. Huit jours après, le local des assemblées fut entouré par une multitude de quatre à six cents personnes; quelques hommes se précipitèrent dans la chambre, maltraitèrent frère J., et le conduisirent à l'auberge avec frère S., en leur mettant dérisoirement de petits cols noirs en guise de rabats. La femme de l'aubergiste monta sur la table, en leur criant: « Adorez le diable! » Les cris et les imprécations étaient effrayants; mais, cette fois encore, le Seigneur protégea les frères, comme il avait protégé Fleischman. Après nous être concertés, nous jugeâmes qu'il valait mieux nous abstenir de toute plainte et continuer nos réunions sans nous laisser intimider, mais seulement en nombre moins considérable et à des heures qui ne seraient pas annoncées pu-

bliquement. Plus tard, les persécutions et les voies de fait ont cessé ; mais les paroles méprisantes ne sont pas épargnées aux disciples de Jésus. Nous recommandons aux prières des saints l'œuvre du canton de Berne, qui est assaillie de toute part par l'ennemi. L'intercession est l'arme la plus efficace contre celui qui voudrait nous pousser à tout vent de doctrine, et souvent nous ravir à la fois notre repos et notre amour. »

Fl. écrit, le 13 février 1836 : « Mercredi soir, des individus s'étaient placés de manière à pouvoir me frapper lorsque je sortirais de la réunion ; mais la présence d'un gendarme les empêcha d'accomplir leur projet. Pendant que je présidais une petite réunion, on ouvrit la fenêtre, et on répandit de l'eau dans la chambre ; je fus passablement mouillé, et nous terminâmes le service après cette nouvelle espèce d'attentat. »

En mars 1837, frère de Rodt écrit : « La position de frère Fs. dans l'Emmenthal devient toujours plus difficile. Trois grandes paroisses vont pétitionner pour demander l'interdiction de toutes les réunions religieuses. Un district entier paraît être cependant encore accessible. La rage de Satan ne réussit point à arrêter l'œuvre que Dieu opère, et Fl., en dépit de la défense, veut tenter de retourner dans ce district, où les réunions se composent d'âmes sérieuses. Un seul village, dans lequel on se rend des lieux environnants, aurait besoin d'un ouvrier spécial. »

13 juin 1837, frère F. : « Je voulais visiter une femme convertie depuis quelque temps, mais dont le mari est opposé aux réunions. Comme il avait promis qu'il ne ferait plus d'opposition, et qu'il me permettrait d'aller voir sa femme, je crus qu'il était de mon devoir de m'y rendre, pour faire tomber les préjugés qu'il aurait pu conserver dans son esprit. Il ne tarda pas à arriver, accompagné de son frère, et me demanda en quoi consistaient mes occupations. — « A faire du bien, » répondis-je. — « D'où êtes-vous ? » ajouta-t-il. — Je répondis que ma patrie terrestre était l'Allemagne, et ma patrie céleste, Sion. Alors il se mit à crier furieusement que je devais sortir, et je me levai pour m'éloigner. Je n'avais pas atteint la porte, que son frère m'assaillit et me frappa à la tête. Je veux prendre la fuite, mais tous deux me poursuivent, s'emparent de moi, me frappent encore, me tirent les cheveux, et me traînent jusqu'à ce que mes habits soient complètement déchirés ; enfin, ils me laissent aller. Je me rendis alors dans une maison de Goldbachschachen, où j'avais visité quelques sœurs dignes de toute confiance, mais je ne m'y arrêtai pas longtemps, et me réfugiai dans une autre maison, d'où nous aperçûmes deux gendarmes. Nous chan-

tâmes et nous priâmes avec quelques frères et sœurs, et nous tinmes tranquilles. »

Même à Thoune il se manifesta une grande inimitié contre les frères : les enfants se jetaient souvent à genoux devant W., criaient d'une manière effrayante, juraient ou prodiguaient à l'évangéliste les épithètes les plus humiliantes ; mais on n'eut point à déplorer d'actes violents, car les chrétiens eurent toujours à se louer de l'attitude de l'autorité à leur égard. Cependant, en mai 1838, le frère Wild n'ayant pas voulu faire baptiser son enfant, fut renvoyé du canton.

Plusieurs manifestations extraordinaires eurent lieu au milieu de ces réveils, les unes affligeantes, les autres réjouissantes. Parmi les faits qu'on eut à déplorer, il faut citer celui de personnes du sexe qu'on vit atteintes de crampes nerveuses dans les assemblées, et qui commencèrent à parler avec la prétention de prophétiser. Les crampes devinrent contagieuses ; on s'aperçut bientôt qu'elles étaient le fruit de violents combats, suivis d'une vive excitation de l'esprit ; et dès l'instant où, en s'appuyant sur I Cor. XIV, 34, 35 ; I Timothée II, 12, on eut résisté sérieusement et avec prières à ces dangereuses manifestations, elles ne tardèrent pas à disparaître entièrement. Mais il se produisit aussi des faits réjouissants : l'esprit de prière fut répandu en si grande abondance, que des exaucements tenant presque du prodige n'étaient pas chose rare. Une sœur de l'Emmenthal, dangereusement malade et alitée, apparaît tout à coup au milieu de ses sœurs, qui travaillaient aux champs. Ces dernières lui demandent avec étonnement de quoi il s'agit, et elle répond : « J'ai lu dans l'histoire de Naaman, II Rois, V (disons ici qu'elle avait toujours la Bible à côté de son lit), j'ai lu qu'après s'être plongé sept fois dans le Jourdain, il était devenu sain, et j'en ai conclu que s'il m'était donné de me lever, d'aller jusqu'à la fontaine et de m'y plonger, il en résulterait du bien pour moi. J'ai pu me lever, me plonger sept fois dans l'eau en priant, et je suis guérie. » — M. de Rodt me raconta qu'en visitant cette sœur, il l'avait jugée à la dernière extrémité, et qu'à son grand étonnement, elle était apparue à Berne complètement guérie. Une autre pauvre sœur, de la montagne de Zimmerwald, désirait un jour ardemment avoir un peu de viande pour son repas. Elle prie... et voici, un corbeau, qui volait près de sa chaumière, laisse tout à coup tomber de son bec un gros morceau de cette viande tant désirée.

M. de Rodt se sentait appelé à faire face aux besoins qu'avait fait naître le réveil, et de venir au secours des petites églises, qui croissaient en nombre. Pour contribuer à répandre l'Évangile dans un plus vaste champ, il établit, en 1837, une école spéciale pour l'instruction

d'artisans missionnaires, de maîtres d'école et d'évangélistes. Sur huit élèves qui reçurent les instructions du pasteur dans cette école, deux faillirent dans leur marche; l'un de ces frères, Baumann, est, depuis 1839, ancien de l'église du bas Emmenthal; frère Gerber remplit, depuis plus longtemps encore, la charge d'évangéliste dans cette même vallée; M. Pölsterli dirige à Berne l'école des garçons, et travaille avec zèle à l'édification de l'église, en ville et dans les environs; M. Bringgold s'acquitta de ses fonctions d'évangéliste et de maître d'école aussi longtemps que sa santé le lui permit; il a été longtemps, du reste, ancien de l'église libre de Berne, il a présidé des assemblées d'édification et dirigé l'expédition du journal le *Christ*. Enfin, deux autres frères ont repris leurs occupations temporelles.

En 1839, la Société évangélique et l'église libre évangélique travaillèrent à s'unir pour ne plus former qu'une seule et même église. M. de Rodt, qui avait cette union fort à cœur, en écrivait ainsi à une amie de Genève, le 6 juillet 1839: « Quant à notre union avec la Société évangélique, nous avançons, je l'espère, d'une manière sûre. Après nous être concertés sur les principes qui peuvent amener une fusion entière, nous avons commencé, le mardi, des réunions communes. Dans ces assemblées, tout frère peut prendre la parole; nous les présidons à tour de rôle, et une grande bénédiction repose sur nous. Les cœurs se sont fondus, et sont unis aujourd'hui d'une manière touchante; tant il est vrai que lorsque l'unité spirituelle requiert l'unité extérieure, cette dernière favorise aussi, par la grâce de Dieu, l'union des cœurs. Quant aux principes, la garantie d'une entière liberté de conscience est indispensable, et il faut que la doctrine de l'Eglise et celle du baptême comptent parmi les choses à l'égard desquelles nous devons user de support. Nous sentons le besoin d'éviter toute dispute et de ne viser qu'à ce qui est essentiel, comme aussi nous nous réservons la liberté de rendre témoignage à tout ce que nous croyons être la vérité. Ce qui, en définitif, facilite notre réunion avec nos frères évangéliques, ce sont leurs vues sur la discipline de l'église, qui se rapprochent considérablement des nôtres. » Edification mutuelle, cène commune, unité dans la conduite des âmes et dans l'exercice de la discipline, tolérance dans les choses de moindre importance, telles étaient les conditions de cette union. Malheureusement, au moment où cette aimable entente était sur le point d'être mise à exécution, elle échoua par suite de l'étroitesse d'idées de quelques frères des deux assemblées. « Néanmoins, fait observer M. de Rodt, nos rapports avec la Société évangélique sont demeurés vraiment fraternels, et nous avons à cœur de continuer sur le même pied. Puis, lors même que nous ne travaillons pas ensemble

à l'avancement du règne de Dieu, nous pouvons prier de concert pour l'extension de la vérité, ainsi que cela a eu lieu cette semaine, avec une grande bénédiction pour nous tous. »

— En 1840, M. de Rodt fonda une école de garçons, qui n'a cessé de prendre de l'accroissement. Elle compte actuellement 150 élèves, divisés en quatre classes, qui sont dirigées par quatre maîtres, sous la direction de M. Pölsterli. En 1855, une école de filles fut également fondée par les soins et l'activité du serviteur de Dieu.

— L'année 1842 fut marquée par une tentative de réunion de la partie française de l'église de M. de Rodt avec les frères de Plymouth ; mais, après une année entière de souffrances réciproques, les deux réunions se séparèrent pacifiquement. Dans ce moment décisif, l'église se convainquit encore davantage que l'ordre est aussi nécessaire que la liberté à la prospérité de la communion fraternelle, et que les charges d'ancien, de surveillant, de pasteur, n'ont pas été introduites pour rien dans la parole de Dieu. Ephés. IV, 11 ; Actes XX, 28 ; XIV, 23 ; I Timothée III, 1 ; Tite I, 5 ; I Pierre V, 1

### Circonstances domestiques.

*Dans la joie et dans les pleurs.*

M. de Rodt avait épousé, en 1837, M<sup>lle</sup> Sabine Van-der-Mühl, de Lausanne. Cette union fut heureuse et bénie. Il trouva dans sa femme un aide excellent. Elle était, ainsi que la disait son mari, limpide comme le cristal, et son christianisme avait quelque chose de simple et de distingué, qui, en même temps, savait gagner les cœurs. Elle déploya une fermeté exemplaire dans l'éducation de ses enfants. Un jour que sa fille était allée, malgré sa défense, chez une voisine, qui demeurait de l'autre côté de la rue, elle se hâta de la suivre, et la punit à l'endroit même où elle l'avait trouvée. Des personnes de sa connaissance ayant voulu excuser l'enfant, la mère dit : « Il est bien permis de savoir que je suis sévère ! » — Comme on lui demandait un jour à qui ressemblait un enfant qui entraît au moment même dans la chambre, elle répondit : « C'est une fille de G. ; mais peu importe à qui elle ressemble, pourvu qu'elle soit un enfant de Dieu ! » — C'était en effet au milieu des pauvres disciples de Christ que M<sup>me</sup> de Rodt se trouvait le plus à l'aise ; elle prenait une vive part à leurs privations et à leurs souffrances. Souvent elle accompagnait son mari dans ses courses et dans

ses voyages, visitait avec lui les membres de l'église, et s'entretenait familièrement avec eux.

Cependant M. de Rodt n'était pas sans crainte pour la santé de sa digne compagne; il écrivait, le 7 octobre 1844 : « Ma chère Sabine est toujours maigre et très-faible. C'est pour moi une épreuve sensible, un vrai sujet d'inquiétude, lors même que les médecins prétendent ne voir aucune gravité à son état. Dans ce monde, il faut toujours que quelque chose vienne contrarier notre cœur; et c'est, sans aucun doute, une marque de la fidélité de notre Dieu, qui veut que nous cherchions en lui seul tout notre bonheur; et là nous le trouvons toujours. Nous voulons beaucoup regarder en haut! »

Au mois d'octobre 1846, sa compagne lui fut enlevée par une violente fièvre de lait, après avoir donné le jour à deux jumeaux, qui la suivirent de près dans la tombe, et sans qu'elle eût pu prendre congé des siens. Mais on savait en qui elle avait cru. Cet événement fut pour notre ami un coup terrible. Il écrivait alors : « Mon bonheur terrestre est ruiné. » — Les sentiments qu'il éprouva après une aussi grande perte sont exprimés dans deux lettres qu'il écrivait peu de temps après à une tante qui lui était particulièrement chère : « Nous revenons dans ce moment de l'ensevelissement de notre cher petit Charles. Sa dépouille mortelle repose à côté du cercueil de Sabine, du côté opposé à celui où repose celle de Bernard. Tous trois sont réunis dans la mort, comme ils l'étaient dans la vie, et ils ressusciteront ensemble dans ce grand jour que notre foi salue avec tremblement. Mon âme continue à jouir d'une paix qui m'étonne, et mes larmes sont adoucies par les consolations qui découlent pour moi du sanctuaire céleste. Ma santé est un peu meilleure. Accompagné de mon brave et fidèle ami P., je vais faire une tournée dans les montagnes fribourgeoises. Quoique la nature me paraisse couverte d'un vêtement de deuil, j'ai cependant besoin de son calme si élevé, ainsi que de son beau ciel. Une image chérie m'accompagnera partout dans ce voyage. Il me tarde beaucoup de recevoir quelques lignes de mon cher père, de même que des nouvelles de C., dont j'ai fort l'ennui. J'ai reçu la lettre de sympathie de mon cher oncle, et le remercie de tout mon cœur. Je sens le besoin de vous recommander mes chers petits enfants. Une bouche plus éloquente que la mienne les a déjà placés sur votre cœur, comme sur un cœur de mère. Mais Dieu seul peut élever ces chers petits pour le ciel; et combien il m'est précieux de pouvoir les lui recommander comme au père des orphelins! Le cher A. est comme un baume sur ma plaie par toute la tendresse qu'il me témoigne. — Adieu, ma très-chère tante; je vous prie de transmettre toutes mes salutations à mes chers enfants,

en leur donnant à tous un bon baiser, et demeure votre reconnaissant et en même temps le triste et délaissé *de Rodt.* » — « Ma très-chère tante, voici le cantique que Sabine aimait tant, et qu'elle chantait souvent dans les derniers mois de son pèlerinage; c'est le N° 96: *Wie wird uns sein?* Comment nous trouverons-nous? Il faut le chanter lentement. Je me rappelle bien vivement une petite agape qui eut lieu quelques semaines avant le départ de ma bien-aimée pour sa patrie. Pendant qu'on chantait ce cantique, elle ne pouvait retenir ses larmes, et nous fûmes tous profondément émus par le pressentiment qu'elle serait la première à expérimenter la vérité de ces paroles. Elle-même donna à entendre qu'il en serait ainsi. Bientôt ce sera notre tour, et, loin de vouloir éloigner ce moment, nous voulons nous en réjouir. Les meilleurs jours de notre pèlerinage ne sont pas exempts de fatigue, et quand ils sont écoulés, et que le chemin devient chaque jour plus aride et plus solitaire, ne nous réjouirions-nous pas de voir s'approcher l'heureux moment où nous retrouverons les bien-aimés qui nous ont devancés? Oh! quel moment sublime! qu'il est délicieux de le rendre présent à son esprit! Mes enfants vont très-bien, ma maison va mieux aussi. Mademoiselle F. me satisfait entièrement. Le choix que nous avons fait d'elle me montre pleinement la bonté de Dieu! »

Mais M. de Rodt trouva une douce compensation à cette perte dans le second mariage qu'il contracta le 13 octobre 1848, bien que son cœur n'en demeura pas moins sous la profonde impression de l'instabilité du bonheur terrestre. En effet, il fut, plus que jamais, dominé par la conviction que nous sommes étrangers ici-bas, et que nous n'avons point ici de cité permanente. Cependant le départ de la femme de sa jeunesse ne fut pas son unique chagrin. Déjà en 1843, son bien-aimé frère Rodolphe, missionnaire aux Indes, avait délogé pour passer dans un monde meilleur. — « La perte de mon cher frère Rodolphe, » écrivait-il en parlant de ce départ, « me cause une douleur profonde, qui pour tant est merveilleusement adoucie par la perspective offerte par la foi. Il est donc auprès du Seigneur! Qui voudrait lui envier son sort? Après avoir semé avec larmes, il va recueillir avec joie. Son souvenir nous crie avec force : « Travaillez pendant qu'il est jour; la nuit vient où personne ne peut plus rien faire. » Maintenant, nous pouvons encore glorifier le Seigneur en marchant par la foi, et c'est là la gloire de notre pèlerinage. Semons donc abondamment à l'esprit, afin que nous moissonnions avec abondance de l'esprit. Toute autre chose est la mort, et n'engendre que la mort! »

M. de Rodt perdit successivement tous les parents de sa première femme, et, le jour de Noël 1860, il était encore auprès du lit de mort



de son beau-père, M. Van-der-Mühl. Les deux tantes qui lui étaient si intimement unies, le précédèrent aussi dans l'éternité. Mais le coup qu'il ressentit le plus profondément, après le départ de sa chère Sabine, fut la mort de sa fille Constance qu'il aimait si tendrement. Il y avait été dès longtemps préparé par le déclin de sa santé, et il en avait fait le sacrifice anticipé, ainsi qu'on put le comprendre par une méditation qu'il fit un jour sur le sacrifice d'Abraham. Il avait aussi dit à un ami : « Je sens qu'il me faut de nouveau une visitation sérieuse ; les choses extérieures vont beaucoup trop bien pour moi. » — Lorsque l'épreuve arriva, son cœur en fut d'abord profondément ulcéré ; mais il s'humilia, comme toujours, sous la puissante main de Dieu, et, envisageant avec calme l'heureux départ de sa Constance pour son éternelle patrie, il s'écria : « Je céderais ainsi volontiers tous mes enfants ! » — A la même époque il écrivait à un ami, de Montreux, le 10 avril : « Hier matin, à 10 heures, notre bien-aimée Constance est entrée dans son repos, après avoir encore traversé une pénible nuit de douleurs et de combats. Sa douce résignation et sa patience sont demeurées intactes jusqu'à la fin. Le sentiment de son adoption n'a point été obscurci, et son *cher Sauveur* se trouvait au premier plan. Seulement elle se plaignait de l'aimer si peu, et de ne pas mieux se réjouir d'aller auprès de lui. Cependant ces paroles : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis, » communiquèrent à son âme beaucoup de joie. Elle nous laisse un délicieux souvenir. Nos cœurs saignent, mais nous éprouvons puissamment les consolations du Saint-Esprit. » — En apprenant ainsi, et de tant de manières, les maux variés que cause la mort (Apoc. XXI, 4), il apprit à sympathiser avec ceux qui étaient exercés par les mêmes épreuves, et, au moyen des consolations dont il avait été lui-même consolé, il sut consoler les autres, en peu de mots, mais selon la force d'en haut. (Héb. II, 15 ; II. Cor. I, 3, 4, 5, 6.)

M. de Rodt eut encore d'autres souffrances à endurer. Le lendemain de sa mort, ayant aperçu une belle croix, faite de fleurs et placée sur son cœur, les paroles suivantes, qu'il avait souvent chantées, me revinrent vivement à l'esprit : « L'ornement, la décoration du chrétien, c'est la croix du Seigneur. Cet ornement, on ne le porte pas au dehors. oh ! non, mais au dedans. » — Entre autres choses il dut éprouver que notre corps de mort est aussi le corps de notre humiliation. Philip. III, 28).

En 1841, notre frère souffrait de crampes d'estomac très-intenses. Pendant plusieurs jours, on s'attendait à sa fin, et il avait presque pris congé des siens et des frères de l'église. Les nerfs de sa tête étaient dans un tel état de faiblesse, que les visites l'effrayaient, et qu'il dut

s'abstenir pendant longtemps de toute espèce de travail. Réuni à sa famille, il passa tout l'été à Gurzelen, d'où il écrivit, le 24 mai 1844, les lignes suivantes, adressées à une amie :

« Le Seigneur soit béni ! le repos résultant de notre séjour solitaire à la campagne, joint à une cure d'eau du Gournigel, me fait du bien, et je m'aperçois que ma santé se rétablit insensiblement. Mais il faut du temps pour cela ; je pressens que nous resterons à Gurzelen jusqu'en automne. Je ne veux pas recommencer mon travail trop tôt, dans la crainte de nouvelles rechutes. Ma retraite actuelle est aussi bienfaisante pour mon âme ; elle avait besoin du rafraîchissement que procure la solitude, il lui fallait plus de loisir pour sonder plus intimement cette délicieuse Parole de vie. Puis les beaux ouvrages de Dieu réjouissent et réchauffent le cœur, ils concourent tous ensemble à nous rapprocher de notre tendre Père. Pour ce qui concerne mon pastorat, j'abandonne tout, en pleine paix, entre les mains du bon Berger. Il peut bien se passer de son faible serviteur, et il n'en résultera pas le moindre dommage pour ses brebis. Si, pendant mon absence, le mal devait se manifester plus ouvertement, ne vaut-il pas mieux qu'il se montre, plutôt que de demeurer caché ? Il est bon que ce qui vient de l'homme soit détruit. Ce qui est de Dieu subsistera. On ne saurait rien y ajouter, ni en rien diminuer. Ecclés. III, 14. De quelle paix ne jouit-on pas, quand on s'appuie sur la grâce illimitée de notre Dieu ! Néanmoins, je désire beaucoup pouvoir reprendre l'œuvre que le Seigneur m'a confiée, et que j'envisage comme une œuvre précieuse. Je croyais que j'allais la résigner pour m'en aller auprès de Jésus. Cette pensée m'était devenue familière, et je désire qu'elle me demeure présente, lors même que je devrais marcher plus longtemps comme pèlerin et soutenir le combat de la foi en continuant la prédication. »

Lorsque le ministre de Christ retourna, à peu près rétabli et fortifié, à sa sphère d'activité, les réunions avaient plutôt augmenté que diminué. En 1850, il eut de nouveau à supporter de terribles crampes ; il souffrit considérablement de la tête, de l'estomac et de l'irritation des nerfs ; les médecins craignaient même que la maladie n'amenât un ramollissement du cerveau. Cependant, lorsqu'après avoir fait une cure d'eau froide à Bretiège, il eut passé quelque temps au Gournigel, et se fut soumis pendant plus longtemps à un repos complet, il put de nouveau reprendre ses travaux. Ses souffrances provenaient en grande partie d'une fatigue excessive ; aussi exhortait-il les prédicateurs plus jeunes à soigner leur santé, à mettre de la mesure dans leur travail, et à s'accorder le repos nécessaire tant pour le corps que pour l'âme. Luc X, 39 ; Marc VI, 31. C'est ainsi qu'il m'écrivait de Vevey, le

22 juillet 1852 : « J'ai été heureux d'apprendre que vous vous accordez le repos qui vous est nécessaire. Nous avons dans notre voisinage un délicieux prédicateur de l'église libre, R., qui a trop travaillé et qui est incapable de reprendre pendant un certain temps ses occupations. Le pasteur B. est dans le même cas. Quand on ne ménage pas l'instrument, il devient impropre au service. Les lois de la nature ne peuvent être violées impunément. » — M. de Rodt souffrait aussi souvent de la migraine, comme d'une écharde en la chair, et c'était surtout après ses occupations du dimanche qu'il en était atteint. Le travail d'esprit, aussi bien que les peines du cœur provenant des tristes expériences que lui faisaient faire parfois les âmes qu'il paissait, étaient en grande partie les causes des douleurs qu'il éprouvait. Souvent il prêchait, il dirigeait des conférences et des réunions d'édification mutuelle, tout en étant tourmenté par ce mal. Il avait aussi de pénibles insomnies.

Dans le courant de l'automne de 1856, le serviteur du Seigneur se rendit à Belp, pour y présider une assemblée. Quoiqu'il eût un clou à la jambe, il fit ce trajet à pied; ce qui lui occasionna une enflure maligne et dangereuse, qui le força à rester longtemps alité. Mais comme il jouissait de la liberté d'esprit, et qu'il pouvait vaquer à certaines occupations, il envisagea les semaines qu'il dut passer au lit comme une saison de rafraîchissement que le Seigneur lui dispensait pour son instruction et son édification, et sut en profiter fidèlement et avec reconnaissance. Les souffrances physiques si diverses que notre frère eut à supporter, lui apprirent la compassion envers les faibles et les malades. Il savait toujours se comporter sagement et discrètement envers ceux qui souffrent. Ses visites aux malades n'étaient jamais longues et fatigantes, comme cela a lieu trop souvent, mais toujours courtes et fortifiantes. Quoiqu'il fût exempt d'inquiétudes pour lui et les siens, et que Dieu lui eût fait la grâce de prêcher l'Évangile gratuitement, 1 Cor. IX, 18, il n'était cependant pas étranger aux besoins les plus essentiels. En sa qualité de caissier de l'église, il connaissait parfaitement les difficultés temporelles de son troupeau, qu'il portait sur son cœur, et était souvent appelé à marcher par la foi en s'appuyant sur Celui qui nous enseigne à lui demander notre pain quotidien, parce qu'il veut exaucer les prières de ceux qui sont dans le besoin. Il connaissait par expérience les peines si variées d'un serviteur de Christ, et, en considérant les églises confiées à ses soins, et le travail qu'il avait à accomplir au milieu d'elles, il pouvait dire, jusqu'à un certain point, avec l'apôtre Paul : « Outre les choses du dehors, ce qui me tient assiégé tous les jours, c'est le soin de toutes les églises. » 2 Cor. X, 28.

## Derniers jours de M. de Rodt.

Quelque nombreuses que fussent les souffrances qu'il avait déjà endurées jusque-là, M. de Rodt avait encore une apparence de fraîcheur qu'on aurait pu envisager comme l'indice d'une bonne santé. Il faut surtout en chercher la cause dans le soin qu'il avait de se faire oindre chaque jour de l'huile toute fraîche du Saint-Esprit, et de manger journellement le pain du ciel. Ps. XCII, 10. Exode XVI, 21. Jean VI, 53. Comme il disait un jour à une sœur : « Vous ne vieillissez pas, » cette amie lui répondit : « Ni vous non plus. » — « Oui, je vieillis, » répliqua-t-il, « mais je rajeunis chaque jour. » 2 Cor. IV, 48. Ephés. IV, 22-24. En novembre 1860, une amie chrétienne de Bâle lui ayant dit : « Vous avez très-bonne mine, » « Dieu soit loué ! » répondit-il, « je me trouve très-joliment, et la vie devient chaque année plus délicieuse pour moi<sup>4</sup>. » Il me disait aussi souvent qu'il se sentait toujours plus heureux, Prov. IV, 18. Sa vivacité d'esprit, jointe à la fraîcheur de son teint, pouvait donner le change sur l'état de sa santé aux personnes qui ne le rencontraient que de temps en temps ; mais celles qui le voyaient de plus près n'ignoraient pas qu'il se sentait souvent fatigué du voyage de la vie. Lui-même sentait ses forces diminuer ; bien des choses lui paraissaient plus pénibles qu'autrefois, et il se plaignait souvent de l'affaiblissement de sa mémoire. Depuis longtemps la pensée de l'éternité lui était devenue familière, et peu de personnes la voyaient aussi rapprochée que lui. Même au temps de sa jeunesse spirituelle, le désir de déloger pour être avec Christ s'était fait sentir fortement à son âme. Déjà au mois de septembre 1829, dans les premiers jours de son bannissement, il écrivait : « J'ai eu des moments où la pensée de mon exil venait ébranler mon âme. Lorsque, du Signal de Lausanne, je promenais mes regards sur le beau canton de Vaud, mon cœur était triste à l'idée d'être séparé de ma chère patrie, dans laquelle le Seigneur a répandu sur moi un si grand nombre de bénédictions spirituelles et temporelles. Mais ces mauvais moments sont considérablement adoucis, lorsque je pense à ma patrie céleste, à cette cité qui a des fondements assurés, dont Dieu est lui-même l'architecte et le fondateur, et que je jouis de la communion spirituelle avec ceux qui sont participants de la bourgeoisie céleste. Ah ! tout va bien, pourvu que nous ne soyons pas seulement inscrits dans les registres de notre patrie

<sup>4</sup> Es wird alle Jahre herrlicher.

terrestre, mais que nos noms soient écrits dans le livre de vie. Une seule chose est nécessaire ! Si nous recherchons avant tout le royaume des cieux et sa justice, le reste ira bien. Si nous aimons Dieu, tout doit concourir à notre bien.... Pour ce qui concerne ma vocation future, je ne sais pas encore ce que le Seigneur fera de moi. En attendant, je demeure en pleine paix. Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne, du moins lorsque cette dernière est en contradiction avec la volonté de Dieu ! C'est là tout mon désir. Du reste, notre vie est si courte et si incertaine, que nous ne pouvons nullement faire fond sur notre avenir. Le Seigneur veuille m'accorder la grâce de m'appliquer ces paroles : « Ne soyez donc point en souci pour le lendemain, car le lendemain prendra soin de ce qui le regarde ; à chaque jour suffit sa peine ! Matth. VI, 34. »

Février 1831 : « Qu'il est doux de recevoir les témoignages de cet amour que notre bon Père a mis dans le cœur de ses enfants ! Qu'il est doux de se tendre la main sur le sein de Jésus ! Aucun amour ne peut se comparer à celui qu'il a pour les siens, ni à celui des siens pour lui. N'est-il pas vrai qu'il les conduit dans de gras pâturages et auprès des eaux tranquilles ? Ah ! nous ne voulons pas repousser et mépriser la houlette du bon Berger ! Demeurons dans sa proximité, oui, bien près de lui ! Portons nos regards sur Jésus, le chef et le consommateur de notre foi, afin que notre joie soit toujours accomplie. C'est ainsi que nous prospérerons. Nous déposerons le fardeau du péché, qui demeure attaché à nos personnes et les appesantit, et nous nous hâterons vers le bercail céleste, où nous serons tous admis, et où il n'y aura plus ni fatigue, ni travail. En attendant, nous voulons aimer Jésus, et marcher, pour lui plaire, dans son amour et dans sa vérité. »

Le 28 septembre 1831, il écrivit à un ami, dont la femme était sur le lit de mort : « Ce qui vous touche de près, nous touche également. Nos pasteurs prennent une part cordiale à votre douleur, et l'église s'est souvenue de vous dans ses prières. Le Seigneur veuille fortifier votre cœur en lui, et vous donner de le glorifier par une soumission telle, que vous puissiez le louer de ce qui fait chanceler et succomber la chair. Si le Seigneur veut hâter le délogement de notre sœur, n'est-elle pas heureuse ? Voudriez-vous, cher frère, la retenir encore dans ces ténèbres du péché, dans ces souffrances de la terre ? Non, jouissez, par la foi, de sa joie. Plus tôt nous serons au sein de Jésus, plus tôt aussi nous aurons atteint le repos du peuple de Dieu, cette paix profonde de l'éternité, et la joie de la glorieuse présence de l'Éternel. Puissent nos cœurs tendre vers ce but ! puisse notre chair être mâtée par le puissant esprit qui demeure en nous, et qui n'est pas de ce monde ! »

Août 1832 : « Je vois par votre lettre que votre cœur est encore craintif. N'oublions pas que c'est l'œuvre de la justice. Ne soyons pas découragés ; bientôt il n'y aura plus ni travail, ni peine, ni ennui ; nous entrerons dans le repos. Nous verrons Jésus et oublierons toute autre chose. En attendant, faisons notre compte que même le plus beau de nos jours n'est que peine et travail, un jour de combat, et nullement le temps du repos. Le Seigneur veuille nous l'enseigner puissamment, et détourner nos regards de la vanité, pour les porter sur Celui qui, étant dès maintenant notre vie, le sera bientôt par la vue ! »

1844 : « Le Seigneur est avec nous ! nous le savons par la foi, et bientôt, bientôt ! nous le verrons ! Que ce soit là notre plus précieuse espérance, notre plus chère attente ! Elle ne nous trompera pas, elle est la substance de tous nos souhaits. » — Il écrivait encore, le 27 juin 1854 : « Je vous remercie du désir que vous m'exprimez en m'engageant à prolonger mon temps de repos. La volonté du Seigneur est notre meilleure nourriture, et aussi notre meilleure médecine, et je désire me montrer reconnaissant pour les trois semaines dont j'ai joui. Bientôt nous posséderons le repos que nous ne trouvons nulle part ici bas. Travaillons, tandis qu'il est jour ! »

Les dernières années de sa vie surtout, il languissait après le ciel. C'est ainsi qu'il écrivait à un ami, le 28 mars 1857 : « Je puis d'autant mieux prendre part à votre solitude et à la dispersion de votre famille, que je me trouve dans le même cas tous les étés ; chaque fois c'est une nouvelle épreuve et un grand vide pour moi. Plus on avance en âge, plus aussi l'on aime la vie tranquille de tous les jours. Mais le vrai repos et la vie de famille nous attendent au delà de cette pauvre terre ! » — On trouve encore ces lignes de lui, qui datent de la fin de 1860 : « Notre pèlerinage s'enfuit avec rapidité ; bientôt nous serons auprès du Seigneur ! Je pense que vous éprouvez ce que nous éprouvons nous-mêmes. La vie du pèlerin nous semble parfois pénible, mais tournons en haut nos regards ! et, jour par jour, ce qui est pénible devient plus facile, ce qui est amer devient plus doux ! »

La perspective du repos assuré au peuple de Dieu, Hébr. IV, 9, et d'être toujours avec le Seigneur, I Thess. IV, 17, lui devenait chaque jour plus précieuse. Aussi paraît-il avoir eu, dans les derniers temps de sa vie, un pressentiment clair et distinct que sa fin approchait. Comme il se promenait avec un ami, un parent rapproché, quinze jours avant sa mort, la conversation tomba sur les signes des temps, sur l'approche des jugements. De Rodt dit à son ami : « Je ne vivrai certainement pas jusqu'alors ; tu verras. » Esaïe LVII, 1, 2. Les dernières semaines de sa vie, il éprouva encore plus qu'à l'ordinaire le

besoin d'être seul avec le Seigneur. Il allait souvent se promener seul avec son Nouveau-Testament; mais, lorsqu'il était dérangé, il recevait les visiteurs avec la plus grande affabilité. Comme il était un jour question de l'éducation d'un de ses fils, il dit à sa femme : « Il te donnera encore bien de la peine à toi, et non plus à moi; mais tout ira pour le mieux. »

Quelques mois avant sa mort, au mois de janvier 1861, notre frère put encore présider les réunions de dédicace d'une nouvelle et spacieuse chapelle, élevée par les soins et aux frais d'un ami chrétien, membre et ancien de l'église libre évangélique de Berne. Le premier local étant devenu insuffisant, et même incommode pendant les chaleurs de l'été, Dieu avait bien voulu pourvoir ainsi libéralement aux besoins de son œuvre. M. de Rodt redoutait cependant que, dans une salle plus élégante, la prédication ne vînt à perdre de sa simplicité et ne suivît une tendance qu'il remarquait avec peine autour de lui. Il exprimait ses craintes à ce sujet dans une lettre adressée à l'éditeur de cette Notice française, par laquelle il invitait ses frères et amis de Neuchâtel à assister à l'ouverture de la nouvelle chapelle. Hélas ! ce fut la dernière fois que celui qui écrit ces lignes le revit ici-bas !

Après avoir eu la joie de trouver une maison très-convenable pour son fils aîné, qui avait l'intention d'étudier l'agriculture, il entreprit avec lui un voyage qu'il avait projeté depuis longtemps, pour visiter ses amis d'Elberfeld, de Londres et de Paris. Le père et le fils se mirent en route au mois d'avril de cette année. A Elberfeld, il eut, dans la maison d'une amie, un entretien non interrompu de deux heures sur ce que le chrétien trouvera au delà du fleuve, et sur la vie éternelle. Cette conversation édifiante se termina par le chant d'un délicieux cantique d'Allendorf, exprimant la joie des rachetés, qui paîtront auprès des vives fontaines des eaux. Notre ami chanta avec larmes et avec une émotion profonde ces paroles d'un des versets du cantique : « Tu peux rapprocher le moment où notre bouche sera remplie d'allégresse. Tu peux, comme en songeant, nous faire passer par la porte de la mort et nous rendre libres en un instant. » Avait-il peut-être le pressentiment que ces paroles auraient bientôt pour lui leur accomplissement littéral ? Quoi qu'il en soit, M. de Rodt rentra dans ses foyers satisfait, fortifié dans son âme et dans son corps; il raconta à plusieurs amis, avec une grande vivacité, ce qu'il avait vu et entendu à Elberfeld, à Londres et à Paris. La communion fraternelle lui avait partout fait du bien. Les cantiques qu'il avait entendu chanter du cœur, à Elberfeld et à Londres, l'avaient réjoui, et il exprimait le désir que nous pussions chanter de la même manière. Dans sa dernière mé-

dition, qui eut lieu le dimanche de la Pentecôte, huit jours avant sa mort, il raconta qu'il avait passé un beau jour du Seigneur dans le sein d'une famille anglaise, chez laquelle il était en visite. Après un culte domestique qui ne fut pas long, et après le déjeuner, la famille chanta quelques beaux cantiques dans la chapelle de la maison, avec accompagnement de piano exécuté par la mère de famille. Ensuite toute la petite réunion se rendit dans une chapelle, éloignée d'une demi-lieue, où l'on alla à pied, bien que la mère de famille fût faible et qu'il y eût trois chevaux à l'écurie. Le soir, on se rendit de nouveau à la chapelle. Toute la maison paraissait être imprégnée d'un parfum de paix. — M. de Rodt eut aussi la joie de trouver à Londres son ami le missionnaire Wenger, auquel il put consacrer beaucoup de temps. Le 26 avril, il écrivait de Paris à son collaborateur : « J'ai bien reçu vos lignes et je vous remercie de vos communications. Elles m'ont affligé ; mais je préfère connaître la vérité tout entière, et je crois que, dans notre vocation, nous nous la devons réciproquement ; cela nous pousse davantage à la prière ! Ma femme doit vous avoir dit que ma visite à Tottenham a réussi... Non-seulement notre voyage a été favorisé jusqu'ici par le beau temps, mais il l'a été de toute manière, et la bonne main du Seigneur a reposé visiblement sur nous. Il me tarde cependant de me retrouver au milieu de ma famille et de l'heureux cercle des frères et des amis chrétiens. Les plus belles choses que le monde nous présente finissent par lasser le cœur, et on sent qu'on a d'autres intérêts ici-bas »

A Paris, il eut la grande satisfaction d'assister à une réunion de Radcliffe, et de voir de ses propres yeux la vie religieuse qui se manifeste dans cette grande ville ; il prit une part très-vive à la marche du nouveau réveil et demanda instamment au Seigneur l'effusion du Saint-Esprit. Jusque dans sa dernière prédication, sur Ezéch. XXXVII, il représenta fortement à ses auditeurs que beaucoup de chrétiens de nos jours ressemblent trop à des corps humains qui n'ont pas la vie : et de là la nécessité de dire avec Ezéchiel : « Prophétise à l'esprit, prophétise, fils d'homme, et dis à l'esprit : Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel : Esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. » — « Lève-toi, bise, lève-toi, vent du midi ; souffle dans mon jardin, afin que ses drogues aromatiques distillent. » Cant. IV, 16. Ce fut avec ces paroles, profondément senties, qu'il termina un chaleureux appel aux chrétiens, pour les supplier de demander le Saint-Esprit.

Dans sa dernière réunion, à Berthoud, quinze jours avant sa mort, il parla sur Philip. I, 23 : « Car je suis pressé des deux côtés, etc. » Le



jeudi, 23 mai, il adressa encore la parole à une assemblée, à K., sur le combat des Hamalécites, Exode XVII; et à ce sujet il fit remarquer, entre autres choses, que Moïse s'était plus tôt fatigué de prier que Josué de combattre. Il visita ensuite les membres de l'église de la localité. Après leur avoir raconté quelques particularités de son voyage, il s'écria avec beaucoup d'expression : « C'est ma dernière excursion ! » — « Oh ! non, non ! » lui dit-on. — « Oui, ajouta-t-il, rien de meilleur que d'être chez soi ! » Dans une autre maison, une sœur ayant fait remarquer que bien des voix s'étaient déjà éteintes, la conversation roula sur ceux qui nous ont devancés, et M. de Rodt ajouta qu'il ne voudrait pas rappeler les siens, mais bien plutôt aller vers eux. Quelqu'un ayant dit que la mort était un passage difficile, il contredit cette opinion, en disant que, souvent l'esprit des mourants est déjà là-haut, pendant que le corps conserve encore quelque reste de vie. — Peu auparavant, en parlant des anciens formulaires de prières, on avait cité le passage suivant d'un vieux livre : « Garantis-moi, Seigneur, d'une mort subite ! » A ce propos il dit qu'il ne pourrait prononcer cette prière, et qu'une mort instantanée lui paraissait quelque chose de délicieux. Et comme on parlait une fois du souhait qu'avait exprimé son ami A. Rochat, de pouvoir travailler jusqu'à sa dernière heure, souhait qui avait été accompli par une mort subite, M. de Rodt s'en réjouit, en exprimant le vœu de mourir de la même manière. — En prenant congé d'un ami, peu de temps avant sa fin, il lui dit plusieurs fois, avec une expression toute particulière : *Portez-vous bien, frère W., je ne sais pas quand nous nous reverrons !*

Le souhait que M. de Rodt avait exprimé devait trouver son accomplissement, et son ministère allait se terminer avec son départ pour sa patrie. Le vendredi, il fit des visites, comme il en avait l'habitude, et, quoiqu'il ne se sentît point bien et qu'il se plaignît d'une oppression douloureuse de poitrine, il présida le soir l'assemblée de l'église. Le samedi, 25 mai, il sortit encore et n'avait point abandonné le projet de passer le dimanche à présider des assemblées dans les montagnes de Thoune. Toutefois, bien que le médecin ne redoutât aucun danger, il lui conseilla de se coucher de bonne heure, afin de faire disparaître par la transpiration le catarrhe dont on le croyait atteint. Sa compagne veilla fort tard auprès de lui ; mais comme il se trouvait mieux, il l'engagea à aller prendre du repos. Le matin, les enfants étant entrés dans sa chambre pour le prier de venir déjeuner, ils n'obtinrent aucune réponse ! Notre frère s'était endormi, et son corps reposait si tranquillement, qu'on ne pouvait douter qu'il n'eût passé sans combat : une suffocation avait terminé sa vie. On sait que l'antistès Spleiss, voulant

montrer à ses catéchumènes comment un chrétien meurt, se leva et passa sans bruit dans une chambre contiguë. C'est ainsi que notre cher de Rodt fut appelé de sa demeure terrestre dans sa patrie céleste, sans la moindre lutte. Mort glorieuse pour un disciple qui a vécu en Jésus ! mort terrible pour celui que le Maître ne trouvera pas prêt ! « Bienheureux sont ces serviteurs que le Maître trouvera veillants ! En vérité, je vous dis qu'il se ceindra, et les fera mettre à table, et s'avancant, il les servira. » Luc XII, 37.

### Considérations générales.

Comme prédicateur de l'Évangile, M. de Rodt se distingua par beaucoup de simplicité et d'onction. On sentait qu'il prêchait d'expérience. Bien qu'il se préparât soigneusement pour la prédication de la parole de Dieu, ses instructions étaient moins des discours étudiés que des témoignages de ce qu'il avait vécu et éprouvé lui-même. On pouvait vraiment dire de lui : « De l'abondance du cœur la bouche parle. » Ses méditations étaient plus *édifiantes* que *propres à réveiller* ; cependant elles pouvaient aussi atteindre le cœur d'un inconverti, surtout lorsqu'il avait été préparé par la loi, qui est le pédagogue propre à conduire à Christ. Un savant a raconté l'impression salutaire qu'avait faite sur lui une méditation de M. de Rodt sur ces paroles : « Tout est accompli ! » méditation par laquelle il avait été amené à la paix qui est en Jésus. « Les paroles d'un sage sont comme des eaux profondes. » Prov. XVIII, 4. Ce proverbe résume assez bien le ministère de notre frère. Il avait plutôt le don de la *sagesse* que celui de la *connaissance*. Il était évidemment versé dans les saintes Écritures, mais comme il puisait dans le trésor de son cœur les vérités dont il avait fait l'expérience, sa prédication était essentiellement pratique, Matth. XIII, 52, et il se sentait toujours plus pressé d'annoncer les grandes vérités du christianisme, la libre grâce de Dieu, la repentance envers Dieu, la foi à l'Évangile, la justification par la foi et la félicité que procure l'esprit d'adoption, Philip. III, 1.

Vers la fin de sa vie, il éprouva un besoin toujours croissant de s'envelopper de la justice de Christ ; il rappelait sans cesse que toutes nos justices sont comme le linge souillé, et que ce n'est que par Christ que nous pouvons subsister devant l'Éternel ; Philip. III, 8, 9. « Dieu soit béni, » écrivait-il, le 28 novembre 1851, à un ami qui avait des combats, « Dieu soit loué de ce que votre intérieur est devenu un peu

plus lumineux ! Dans de tels moments je ne sais faire autre chose que m'attacher aux vérités évangéliques les plus élémentaires, et je retrouve l'assurance par une nouvelle et entière consécration de mon cœur à Jésus ; » 1 Tim. I, 15, 16 ; Jean VI, 40 ; Matth. XVI, 17. Cependant il traversait fréquemment lui-même les sombres lieux que dépeignent si bien ces mots : « La vie devient souvent sombre, et le cœur se vide ; tout nous apparaît comme s'il n'y avait plus en nous une étincelle d'amour et de foi. » — Toutefois son cœur avait été de bonne heure affermi dans la grâce, Hébr. XIII, 9 ; il savait faire la différence qui existe entre *croire* et *sentir*, et il était du nombre des « bienheureux » qui croient sans voir, Jean XX, 29. Aussi insistait-il, en public comme en particulier, sur l'assurance du salut, sans oublier que la foi et cette assurance sont deux choses, et il savait supporter, dans l'amour fraternel, les chrétiens qui ne possédaient pas cette certitude, Rom. XIV.

La circonstance suivante peut servir d'illustration à la tendance pratique du bienheureux de Rodt. C'est dans l'été de 1846, au milieu d'un certain nombre d'amis, que l'auteur de la Notice allemande fit sa connaissance. Après qu'on se fut entretenu, avec beaucoup d'entrain, des dons miraculeux de l'âge apostolique, et surtout du don des langues et de la prophétie, 1 Cor. XII et XIV, on engagea M. de Rodt à lire quelque chose qui tendit à l'édification générale. Notre ami choisit 1 Cor. XII, 31 : « *Désirez avec ardeur des dons plus excellents, et je vais vous montrer un chemin qui surpasse encore de beaucoup.* » Puis il lut ce que l'apôtre dit à la louange de cette charité qui ne périt jamais, et qui subsistera encore quand les dons et la connaissance auront pris fin.

M. de Rodt n'était pas l'ami des systèmes. « Lorsque certaines portions de l'Écriture paraissent être en contradiction, » disait-il, « il faut les prendre toutes deux dans leur sens pratique, et les laisser subsister intactes l'une à côté de l'autre. » Attaché pour lui-même aux doctrines de la foi réformée, il était, à cet égard, toujours plus pacifique et savait supporter charitablement les frères qui avaient une autre manière de voir. Quand il s'agissait de points contestés, il savait présenter ses convictions sans blesser la manière de voir d'autrui. La grande simplicité de toutes ses paroles en faisait évidemment la beauté, 1 Cor. II, 4, 5 ; aussi ce qu'il annonçait n'en pénétrait que plus profondément dans le cœur et y demeurait gravé. Après sa mort, un ami éloigné, qui ne l'avait plus ni vu, ni entendu depuis vingt-cinq ans, nous écrivait combien les observations qu'il lui avait entendu faire sur la Parole lui avaient été rendues vivantes. Il citait entre autres cet extrait d'une méditation sur le sacrifice d'Isaac : « Le Seigneur demande notre cœur

tout entier, tout ce que nous avons de plus cher, notre Isaac; et quand nous le lui donnons volontairement, il nous le rend d'une autre manière, ainsi que nous l'apprennent la foi et l'obéissance d'Abraham. » — Il citait encore ces autres paroles, sur Matth. I, 18-25 : « Lorsque le Seigneur nous éprouve d'une manière extraordinaire, il peut aussi nous assister en nous envoyant un secours extraordinaire. » — Un autre ami écrivait, le 20 août 1861 : « Encore aujourd'hui, je n'ai point oublié une prédication que de Rodt fit sur la Samaritaine, il y a plus de vingt ans. Il y démontrait, avec une onction touchante, combien Jésus s'était senti heureux, quoique fatigué du poids et de la chaleur du jour, de faire la volonté de son Père en instruisant, avec une condescendance singulière, une pauvre pécheresse de Samarie. — Ses enseignements étaient tout simplement bibliques; il ne visait nullement à produire de l'effet par des arrangements de mots et des tournures de phrases, qui captivent souvent l'esprit sans atteindre le cœur; et lorsqu'il avait fini, les âmes étaient nourries, elles restaient sous l'impression des vérités qu'elles avaient entendues, sans que l'esprit fût ébloui par le charme d'un discours qui n'aurait fait que satisfaire le goût et l'imagination. » — Celui qui écrit ces lignes se souvient encore qu'un jour, après la réunion générale de la Société évangélique, à laquelle il avait dû participer en prenant la parole, il lui dit qu'il avait préparé à cet effet un discours quelque peu piquant, tel qu'on aime à en entendre dans de pareilles occasions, mais qu'il avait été empêché d'en faire usage, et qu'il s'était contenté d'adresser à l'assemblée quelques simples exhortations à la prière, sans aucune préparation préalable. Sa voix avait quelque chose d'édifiant, qui s'harmonisait parfaitement avec les pensées de son cœur.

Sous le point de vue de la préparation à la prédication, notre frère écrivait, le 9 octobre 1851. « La marche qui me paraît la meilleure, lors même que nous ne nous réunirions que pour nous exhorter les uns les autres, c'est de ne jamais parler dans l'église sans nous être placés dans la communion du Seigneur et sous la direction de son esprit d'amour et de vérité. Alors la clarté, l'onction et la dignité ne nous feront certainement pas défaut. Les préparations littéraires sont pour beaucoup, ce que la cuirasse de Saül était pour David, lourdes et embarrassantes; souvent même elles sont impossibles, surtout dans des réunions d'édification mutuelle, où il survient des incidents inattendus contre l'arrivée desquels on ne peut nullement se préparer. » Notre frère mettait lui-même cette manière de voir en pratique, et cela à un très-haut degré.

De Rodt était essentiellement pasteur, et il remplissait cette charge avec fidélité. Ses dons spéciaux pour paître les âmes ont été utiles non-

seulement aux membres de son troupeau, mais à beaucoup d'autres enfants de Dieu. Le secret des bénédictions qu'il recueillait dans ses soins pastoraux consistait dans sa piété personnelle. Modèle du troupeau, 1 Pierre V, 3, l'influence qu'il exerçait sur beaucoup de frères était un fruit de cette piété; et il pouvait conduire ceux qui prenaient garde à sa parole et à sa vie, sans exercer aucune domination sur l'église. Il était vraiment irrépréhensible, vigilant, modéré, honorable, hospitalier, propre à enseigner; il n'était ni sujet au vin, ni querelleur, ni désireux d'un gain déshonnête, mais doux, non avare, tout en conduisant honnêtement sa propre maison, et tenant ses enfants soumis en toute pureté de mœurs. Avec une telle réunion de vertus pastorales, il pouvait gouverner l'église de Dieu qui lui était confiée, 1 Timoth. III, 2-5.

Notre frère était également exemplaire dans sa vie de famille, car il aimait tendrement sa femme et ses enfants. On ne pouvait que se faire beaucoup de bien en le considérant comme époux et comme père au milieu des siens. Une sœur en Christ, qui sert dans sa maison depuis bien des années, assure qu'elle ne l'a jamais vu se fâcher. Son caractère était plein de douceur et d'aménité, Phil. IV, 5. La sagesse chrétienne dont il faisait preuve envers ses subalternes lui conciliait non-seulement leur considération, mais aussi leur amour. On avait le sentiment profond qu'il ne se recherchait pas lui-même, et il n'en fallait pas davantage pour réprimer toute jalousie, ainsi que cette disposition orgueilleuse par laquelle on aurait pu s'envisager comme son égal. Il pouvait vraiment dire: «Moi et ma maison, nous servirons l'Eternel!» — Une sœur qui avait servi chez lui assez longtemps, regrettait ces cultes domestiques si intimes, où, comme sacrificateur de sa maison, il fléchissait avec les siens les genoux devant Dieu, lisait la Parole sainte et l'expliquait avec simplicité. Ces cultes avaient lieu le soir. Sa maison et son cœur étaient constamment ouverts à ceux qui, enlacés par des difficultés, venaient réclamer ses avis. Un ami se rappelle encore les excellents conseils qu'il lui donna dans plusieurs circonstances embarrassantes. — Ce qu'on lui confiait sous le sceau du secret, demeurait scellé dans son cœur. Il avait appris du souverain Pasteur des âmes à ne repousser personne, 1 Pierre V, 4; Jean III, 1 et s.; VI, 37. «Comme j'étais venu un jour, de bonne heure, disait un de ses amis, pour réclamer ses conseils dans un cas très-épineux et le prier de m'accompagner quelque part, il fut immédiatement prêt; je lui exprimai alors mon regret d'être venu le déranger si tôt de son travail, mais il me répondit amicalement: «Notre nourriture n'est-elle pas de faire la volonté de Dieu?» C'était une parole qu'il aimait beau-

coup. Cette réponse me fit plus de bien que celle d'un autre serviteur de Dieu, également très-occupé, et qui répondit cavalièrement à mes excuses : « Vous venez toujours quand il ne faut pas, et cependant toujours à propos ! » — Une amie l'ayant invité à passer occasionnellement chez elle, ajoutant qu'elle avait quelque chose à lui communiquer, il répondit : « J'irai dès demain ; demain je le pourrai encore, Dieu le voulant, mais l'avenir n'est pas en notre puissance. » En général, il agissait selon ces paroles : « Tout ce que tu auras moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir, » Eccl. IX, 10 ; et selon ces autres paroles de l'apôtre : « Nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles, » Ephés. II, 10 ; préceptes qu'il ne se contentait pas de lire, mais qui étaient vivants dans son cœur.

Notre ami faisait souvent un très-longue route dans le but de visiter un frère ou une sœur pauvre, ou pour fortifier dans la foi un enfant de Dieu vivant dans l'isolement. Il s'était posé pour règle de ne jamais franchir le seuil d'une demeure sans adresser au moins un soupir au Seigneur. Aussi le trouvait-il ordinairement fidèle à diriger la conversation selon ses désirs et à ouvrir les cœurs ; fournissant ainsi à son serviteur l'occasion d'adresser une parole à propos, de conseiller, d'instruire, d'exhorter, d'avertir, de reprendre, de consoler. Lorsqu'il faisait une réprimande, c'était toujours dans l'amour, Lévitique XIX, 17 ; celui qui était repris sentait que son conseiller lui voulait du bien, et on recevait d'autant mieux ses directions, qu'il possédait cette sagesse d'en haut qui est prompte à écouter, Jacq. I, 19. Lorsqu'il supposait avoir eu quelque tort, il en convenait toujours avec humilité. « Je suis peiné, » écrivait-il un jour à quelqu'un, « je suis peiné de vous avoir blessé, et j'espère que le Seigneur effacera tout sentiment pénible. » — Dans ses rapports avec les âmes, il montrait une grande douceur, beaucoup de tranquillité et d'égalité d'esprit, de sobriété et de prudence. Il se dominait à un haut degré, et observait une certaine retenue, qui ne fermait cependant ni le cœur, ni la bouche des frères qui avaient l'intention de s'ouvrir à lui. Il possédait un tact, une mesure, qu'on ne rencontre que rarement. Tout était pesé à la balance du sanctuaire. Le don d'éprouver les esprits, qu'il possédait aussi d'une manière remarquable, 1 Cor. XII, 10, la connaissance qu'il avait de lui-même, des hommes et de la vie, unie à cette joie sereine qui l'abandonnait rarement, le rendaient éminemment propre à l'exercice du

<sup>4</sup> Sie kommen mir immer ungeschickt, und immer geschickt.

pastorat. Il apercevait sans doute les misères des croyants, mais leurs fautes ne lui faisaient pas perdre de vue l'œuvre que Dieu avait faite en eux ; il envisageait tous les enfants de Dieu comme étant *accomplis en Christ*, et ne se contentait pas de demander au Seigneur qu'il suppléât à tous leurs besoins, mais encore il rendait grâce pour tout ce que Dieu avait mis gratuitement en eux. Col. I, 28, 29 ; II, 1, 2 ; IV, 12. 1 Cor. I, 4-8. Philip. I, 3-6. Quelquefois, leste et agile comme il l'était, il faisait une courte apparition dans telle ou telle maison chrétienne pour y saluer les frères ; et cette visite n'était point sans profit : un petit mot arrivait à propos ; et, par l'expression heureuse de son visage, sur lequel étaient empreintes les paroles de l'apôtre : « Réjouissez-vous au Seigneur, » il édifiait ou relevait une âme découragée, souffrante, attristée, peut-être d'une tristesse selon le monde. Par sa position sociale, ses connaissances et sa marche exemplaire, il était apprécié des classes élevées et des gens instruits ; mais notre ami avait appris aussi, à l'école de Jésus, le fils du charpentier, à se comporter envers les pauvres et les chétifs de manière à pouvoir leur faire du bien, sans que sa position supérieure leur inspirât la moindre gêne. Tout en appréciant les avantages d'une éducation soignée, c'est au milieu des petits qu'il se trouvait le plus à l'aise. « Le Seigneur a ici un grand peuple, » écrivait-il de Vevey, « et des instruments richement doués pour l'édification de son troupeau. Plusieurs chrétiens de ce lieu me paraissent réunir, d'une manière intéressante, le sérieux, l'humilité et le dévouement ; cependant, le rang et l'éducation exercent aussi au milieu d'eux une influence attrayante. » Et pourtant, la communion avec le Seigneur et avec les siens, indépendamment de tous les privilèges extérieurs, était ce qu'il estimait au-dessus de tout. Il écrivait, le 22 juillet 1852 : « J'ai passé dimanche dernier d'heureux moments au milieu d'une ancienne église. » — Par goût, il était porté à rechercher les choses basses, Rom. XII, 16. A tous égards, la simplicité était pour lui un besoin, et certaines convenances sociales, attachées à sa position, lui apparaissaient plutôt comme un fardeau que comme un plaisir. Je me souviens encore combien je fus frappé, en faisant avec lui une première visite dans quelques maisons, de voir à quel point il était cordial et fraternel avec les pauvres et les chétifs, et je sentis profondément que c'était là l'œuvre du Saint-Esprit. Quelquefois notre frère mettait littéralement en pratique l'enseignement si oublié de saint Jacques sur l'imposition des mains aux malades, V, 14, 15 ; et il éprouva dans plus d'un cas la bénédiction qui est attachée à une obéissance selon la foi, à ce précepte de la parole de Dieu. — Un jour un chrétien malade le fit appeler, ainsi qu'un autre frère, et confessa avec une hu-

milité profonde qu'il s'était attiré sa maladie en tombant dans le péché. Les frères, s'appuyant sur Jacques V, 14, prièrent pour le malade, qui non-seulement recouvra une pleine paix, mais encore fut complètement guéri, Ps. XXXII, 1, 2.

M. de Rodt avait eu plusieurs fois la pensée de résigner son ministère pour prendre quelque repos; mais, bien que le service de la parole de Dieu fût lié à beaucoup de fatigues et de souffrances, il demeura attaché à son travail et poursuivit sa carrière avec joie; continuant à paître le troupeau de Christ qui lui était commis; prenant garde à lui, non point par contrainte, mais volontairement; non point pour un gain déshonnéte, mais par un principe d'affection, 1 Pierre V, 2. Il est à propos d'ajouter ici que notre frère avait un goût naturel pour les arts et les sciences; mais il réservait toutes ses forces pour vaquer à l'enseignement et au soin des âmes<sup>4</sup>.

De Rodt était aussi et essentiellement un homme de prière. Ses prières publiques se distinguaient par beaucoup de simplicité, de profondeur et d'onction. C'étaient des prières et non des prédications. Après les avoir entendues, on se convainquait sans peine qu'il persévérait avec ardeur dans ce saint exercice. Tous ceux qui le connaissaient d'une manière quelque peu intime, ceux même qui ne partageaient pas ses convictions ecclésiastiques, en recevaient la bienfaisante impression qu'il y avait peu d'hommes vivant au même degré que lui sur le sein de Jésus. Quand des colporteurs partaient pour leurs excursions ou en revenaient, il priaît avec eux. « Servez-vous toujours de l'épée, » disait-il un jour à l'un d'eux; « quand même les gens disent que la Bible n'est pas une épée, elle perce cependant! » — Ses jugements sur autrui étaient toujours modérés; et cette parole: *Ne jugez point*, avait fait sur lui une profonde impression. Dès son début, il s'efforça de ne point être étroit envers les frères qui ne partageaient pas les mêmes vues, et il travaillait sérieusement à « maintenir l'unité de l'esprit par le lien de la paix. » Son cœur était ouvert à tout ce qui était né de Dieu, 1 Jean V, 1, et il lui était pénible de ne pouvoir cultiver l'amour des frères les uns pour les autres de manière à le faire arriver au point où il l'aurait voulu. — Après vingt-cinq ans de séparation, un chrétien écrit qu'il a eu beaucoup de plaisir à l'entendre

<sup>4</sup> Il avait un très-joli talent pour le dessin, et, pendant qu'il se préparait à sa vocation future, il s'occupait encore quelquefois à graver des cachets. Mais ce don était aussi sanctifié, car il savait le faire concourir à l'édification. J'ai été plus d'une fois fortifié par l'image du serpent d'airain qu'il plaçait sur ses lettres et ses billets. Le cachet portait cette légende: *Le regard guérit.*



parler sur le Psaume CXXXIII. — Lorsque notre ami estimait que quelqu'un était dans l'erreur, il savait, à la vérité, lui montrer, par une réserve sérieuse, l'importance qu'il attachait à la saine doctrine; mais lorsque le chemin était aplani de nouveau, il reprenait sa cordialité accoutumée. — « J'ai rarement rencontré un amour fraternel plus universel, écrit une de ses amies; l'esprit de secte lui était antipathique; et, conduit par une compassion fraternelle, il tendait la main à toute personne qui avait un peu d'amour pour Jésus. » — « Je bénis le Seigneur, écrivait-il le 13 février 1858, je le bénis de ce qu'il dégage de nouveau ton âme, qui a besoin de humer le grand air de la communion des saints, et non pas seulement celui des frères d'un parti. Aimer tous les frères, ou l'ensemble des frères, et sans faire entre eux de subtiles distinctions, c'est le besoin de l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de liberté et non de coterie, un esprit *du* corps et non de corps. » — Le sentiment de la justice, qu'il possédait à un degré éminent, le rendait si impartial, que, dans diverses occasions, il prenait formellement le parti des membres de l'église nationale. Mais vis-à-vis de ceux qu'il envisageait comme de faux docteurs, il se montrait sévère, conformément aux paroles de 2 Jean 10, 11.

Pendant les fêtes patriotiques de 1853, un frère étant arrivé de loin à Berne, pour assister à ces journées, M. de Rodt lui dit ouvertement son sentiment à cet égard, et il m'écrivit alors (18 juin) : « Je suis bien aise que vous puissiez prolonger votre temps de repos jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Je voudrais pouvoir me rendre auprès de vous pour laisser passer la fête, mais il me faut, à la lettre, garder la maison. Nous croyons de notre devoir de mettre les enfants de Dieu en garde contre ces réjouissances mondaines, et nous avons résolu de ne mettre aucun ornement à nos maisons. »

Dans ses rapports avec les gens du monde, la manière d'agir de M. de Rodt était de nature à les attirer à lui, à gagner leur confiance. Il attachait sans doute une grande importance au témoignage verbal que le chrétien doit rendre, et il parlait lui-même de la seule chose nécessaire avec des personnes de toute condition. Mais il possédait un tact très-fin pour distinguer les hommes et faire la part des circonstances; sachant bien que le témoignage des paroles n'est pas le seul que le chrétien doit rendre, et que, dans l'intérêt même du royaume de Dieu, il doit se montrer aussi homme aimable, sans rien d'apprêté, ni de forcé, et travailler à détruire, par toute sa manière d'être, les préjugés qui existent contre le christianisme et ceux qui le professent. Quant à son amour fraternel, il présentait merveilleusement l'idéal de cet *amour universel*, qui se montre par des effets et en vérité. « Déjà

pendant les années de sa jeunesse, écrivit une de ses amies, il s'occupait des pauvres avec un affectueux intérêt. Je me rappelle encore une cabane dégradée, située en dehors de la ville, où vivait une famille qui comptait parmi les gens pieux. Cette chaumière était très-souvent le but des promenades du jeune de Rodt et de deux de ses camarades. Les trois amis que, par une amicale plaisanterie, on appelait alors la *sainte alliance*, trouvaient leur plaisir à assister ces pauvres gens de leurs biens temporels et spirituels. Je me rappelle encore avoir vu des vêtements d'hiver, que le jeune de Rodt avait apportés sous son manteau, à titre de cadeau de Noël, en accompagnant ce don de quelques bonnes paroles. — Lorsque, en 1829, il était enfermé dans la prison de l'hôpital, la mère de cette pauvre famille se rendit sous la fenêtre de sa prison, pour témoigner à son bienfaiteur sa sincère gratitude. Le jeune homme était devenu pour eux un père spirituel. »

Quoique M. de Rodt eût quelque chose de réservé dans ses manières, quelquefois même d'un peu froid, surtout dans les premières années de son ministère, il attachait jusqu'à sa fin un grand prix aux relations fraternelles, dont il jouissait avec amour. Il était d'une grande affabilité et se réjouissait dans la société de ses amis ; un certain enjouement dans son commerce avec eux, enjouement qui découlait du sentiment de sa parfaite réconciliation avec Dieu, semblait augmenter avec les années. La douceur de son regard était l'indice d'un amour sanctifié, qu'il possédait dans toute l'étendue du mot. — Rien de plus touchant que sa charité envers ses adversaires. Lorsqu'on s'entretenait du temps des persécutions, des magistrats qui avaient méprisé et banni notre frère, il en parlait avec beaucoup de ménagement, de douceur, de charité, comme s'il voulait intercéder pour eux. La colère que sa conduite énergique avait excitée chez quelques-uns d'entre eux le faisait sourire avec tant de bonhomie, qu'on sentait que l'amour des ennemis était devenu pour lui une réalité. S'il aimait ainsi ses adversaires, avec quelle cordialité, quelle fidélité ne demeurait-il pas attaché à ses anciens amis ! Les longues années d'absence, non plus que les circonstances extérieures, ne réussissaient point à relâcher les liens intimes qui l'unissaient à eux, et il se sentait toujours plus heureux de le leur témoigner ; tandis que chez plusieurs d'entre nous les relations tendent à diminuer avec les années et par l'effet des événements, et qu'il en résulte souvent un certain refroidissement, la vive et cordiale affection que M. de Rodt éprouvait pour ses frères demeurait inaltérable ; il parlait d'eux avec une cordialité édifiante et c'était pour nous un vrai rafraîchissement, lorsqu'il nous accordait une heure d'entre-

tiens intimes, et nous laissait apercevoir la suavité aussi bien que l'abondance de richesses spirituelles dont son âme était douée. »

Un ami nous rappelle, dans une lettre datée de 1861, un voyage qu'il fit avec le serviteur de Christ en 1842 : « Il m'en est resté, dit-il, une impression des plus agréables, qui est encore pour moi comme un point lumineux dans ma vie. La grâce et la nature semblaient s'être entendues pour nous favoriser ; ma conversation avec notre bienheureux ami, la douce communion dont nous jouissions en notre Seigneur, relevait encore la beauté du paysage que nous avions sous les yeux. » — Les scènes de la nature avaient un charme tout particulier pour M. de Rodt, et une course dans les montagnes était pour lui un de ses délassements de prédilection.

Dans tout ce qui a rapport à la conduite d'une église et à la vie collective des enfants de Dieu, notre bienheureux frère faisait preuve d'un jugement mûri par l'expérience. Quelques extraits de ses lettres suffiront pour nous en faire juger. — A un ami, le 3 juin 1842 : « Pour pouvoir réunir les enfants de Dieu sur une plus grande échelle, il faudrait y être préparé d'une manière toute particulière ; car une telle réunion exigerait de nouveaux apôtres, possédant une foi apostolique, et qui fussent aussi apostoliquement doués. Aujourd'hui que la méfiance est aussi générale que l'esprit de division, il me semble que ceux qui ont un même sentiment devraient plutôt se réunir en petit nombre, selon les circonstances, aussi simplement que possible, et établir des réunions de prières, auxquelles chacun pût prendre part sans blesser sa conscience. Des formes trop positives, un enseignement doctrinal trop abondant, surtout lorsqu'il est communiqué par des frères qui ne sont point suffisamment enracinés dans la pensée et dans la vie de Dieu, tendent plutôt à éloigner les âmes de Christ qu'à les rapprocher de lui, et la vie spirituelle en est affaiblie d'autant. Nous vivons dans des temps sérieux et difficiles, et il est doublement nécessaire de nous unir étroitement à ceux qui ont un même sentiment. Que notre œil soit fidèlement tourné vers le Seigneur seul ! Quoique les temps soient sombres, il nous conduit néanmoins de sa main fidèle et puissante, et nous recueillera bientôt dans ce lieu où ni l'erreur ni le péché ne nous affligeront plus. » — Au même, le 19 août : « Quant aux frais du nouveau local, je répugne à me lier d'avance, tant je redoute les engagements. Faites-moi connaître fraternellement, quand le moment sera venu, le chiffre de vos besoins, j'y penserai du mieux qu'il me sera possible. Dans tous les cas, je conseille aux frères de ne pas se presser de louer une nouvelle salle, aussi longtemps que leur nombre n'augmentera pas d'une manière importante. Il est essentiel que l'ac-

croissement extérieur ne soit pas notre but. Tendons fidèlement à la prospérité intérieure, dans un cadre restreint ; ce sera le moyen d'éviter bien des écueils, beaucoup de douloureuses méprises. »

Il écrivait à M. N., le 2 octobre 1842 : « Que le Seigneur veuille vous bénir, vous, votre fidèle épouse et tous les frères, en vous accordant une abondante et gracieuse bénédiction, et qu'il fasse reposer fortement sur cette importante assemblée l'esprit de paix et de charité ! Evitez toute question qui pourrait prêter à contestation et toute personnalité ; efforcez-vous d'atteindre le grand but de l'édification en esprit, avec prières et chants de louange. Mais c'est là, sans doute, ce que vous avez tous à cœur. Outre les bénédictions promises par Celui de qui procède tout don parfait, j'y vois encore la meilleure garantie de succès. La salutation que j'envoie aux frères est le Psaume CXXXIII. Quelques-uns d'entre nous iraient avec plaisir assister à vos vendanges, s'ils suivaient le désir de leurs cœurs ; mais la volonté du Seigneur doit être notre nourriture, et elle ne nous appelle pas seulement à des jouissances, mais aussi à des privations. Nous sommes tous unis d'une manière intime en lui ! » — A un ami, le 30 décembre 1859 : « Parlons avant tout de la chose la plus importante, des réunions mutuelles avec l'église de N. Je les envisage, dans les conditions sous-entendues, comme très-désirables, d'abord pour rendre témoignage à la vérité généralement reconnue, puis pour combattre l'esprit de parti, et aussi parce qu'il repose une grande bénédiction sur l'union des frères, Ps. CXXXIII. Mais quelque délicate que la chose me paraisse en elle-même, j'ai besoin de recommander la prudence. Il vaut infiniment mieux ne point établir de règles à l'avance, et ne se réunir qu'à des époques indéterminées et quand l'occasion s'en présentera, afin que si la tentative n'était pas sanctionnée par l'opinion générale, on pût revenir en arrière sans aucun scandale. Procédons lentement et sûrement ; ne compromettons rien par notre précipitation. Des réunions générales de prières me paraissent plus pratiques que des réunions communes d'édification. De prime abord, il faudrait éviter trop de publicité, commencer par des entretiens intimes, qui pussent unir étroitement les cœurs et les esprits. La prière fait presque disparaître les diversités de doctrine, et on est ainsi obligé d'abandonner la scolastique. Toutefois je vous soumets mes pensées comme l'avis d'un frère qui n'est pas sur les lieux. Vous connaissez mieux l'état des esprits et pouvez aussi juger mieux que moi s'il est possible, dans l'état actuel des choses, d'avoir des réunions d'instruction mutuelle avec nos chers frères. Je ne voudrais, en aucun cas, jeter des difficultés sur le chemin, si le Seigneur a frayé la voie. Quoi qu'il en soit, je ne pourrais sous-

crire à la réunion projetée, sans qu'on se soit expliqué clairement sur les conditions et que la conscience soit mutuellement garantie. Hélas ! j'ai coopéré plus d'une fois à des tentatives de réunion pour lesquelles on se croyait assez fort, et qui, loin de réussir, n'ont servi qu'à aliéner davantage les esprits ! »

L'extrait suivant d'une lettre écrite le 26 novembre 1844, nous explique la nature du renoncement du ministre de Christ : « J'aurais eu beaucoup de plaisir à demeurer plus longtemps dans votre aimable et paisible retraite montagnaise, pour y visiter les amis de la ville et de la campagne. Je serais souvent tenté de rompre quelques-uns des liens de mon ancienne position. Mais cela ne me serait pas bon. Les liens et les barrières sont nécessaires, salutaires à notre esprit, mais seulement quand ce sont des liens et des barrières que le Seigneur lui-même a imposés. Ce que nous envisageons comme liberté n'est souvent qu'une impatience charnelle, sous une apparence spirituelle. La véritable liberté est intérieure, comme celle de Paul et de Silas, qui, quoique étroitement serrés dans un cachot, chantaient les louanges du Seigneur ! »

— 2 octobre 1859 : « A notre âge, les palpitantes espérances de la jeunesse physique et spirituelle sont disparues, et nous voyons toujours plus clairement que ce n'est pas tant pour faire de grandes choses que nous sommes dans ce monde, que pour être de fidèles disciples de la vérité qui nous a été confiée, et que tout ce qui est fait et dit en notre Seigneur, quelque chétif que cela puisse paraître en soi, produit cependant un fruit qui demeure jusque dans l'éternité. »

Notre bienheureux frère redoutait extrêmement les grandes choses. Il dit, dans son compte rendu de 1858 : « Nous nous sommes souvent demandé si nous faisons bien de publier ce qui concerne nos églises et nos travaux. Nous préférierions nous taire, demeurer inconnus aux hommes, pour faire reposer notre confiance sur le Seigneur seul et ne rechercher que ce qui plaît à son cœur. Nous craignons de tomber dans le péché de David, lorsqu'il se rechercha lui-même en faisant le dénombrement de son peuple, ou dans la faute d'Ezéchias, qui montra ses trésors aux envoyés du roi de Babylone. Il est vrai que nos trésors et notre importance numérique ne sont propres qu'à faire sourire le monde ; mais la vanité se glisse partout, et nous prions le Seigneur de nous en préserver. » — Dans le compte rendu de 1859, en parlant de la nouvelle chapelle déjà commencée, il fait les réflexions suivantes : « Nous avons bien peur qu'une position plus ostensible ne nous soit un piège, que le culte et la prédication ne viennent à perdre de leur simplicité, et que l'assemblée, en devenant plus nombreuse, ne dégénère en un rassemblement d'auditeurs, sans aucun lien fraternel. La grâce

de Dieu et une abondante mesure du Saint-Esprit peuvent seuls nous en préserver. Il n'y a que Dieu qui puisse nous maintenir dans l'humilité, remplir tellement nos cœurs d'amour et de vie, que, même ce bâtiment extérieur contribue à la prospérité de l'édifice spirituel, et qu'ainsi édifiés pour être la maison de Dieu en esprit, nous soyons des pierres de ce vrai temple qui demeure seul éternellement, et dans lequel Dieu se glorifie. »

Notre bienheureux ami ne concevait pas une haute idée de lui-même. Il avait considérablement reçu en fait de fruits de l'esprit; il avait vu l'exaucement de nombreuses prières; mais il en parlait peu. Etranger comme il l'était à toute ostentation, il y avait peu de personnes qui sussent abandonner, au même degré que lui, tout honneur et gloire au Seigneur. Un jour il fit la remarque qu'il pouvait dire avec sincérité qu'il travaillait à s'effacer de plus en plus. Peu de temps avant sa fin, une sœur en Christ lui ayant demandé sa photographie, pour la placer à côté de celles de Luther et de Gossner : « Non, » répondit-il résolument; « si vous voulez la placer là, je ne vous la donnerai pas. Ma place n'est point à côté de tels hommes. » Et comme on rendait un jour témoignage à des frères, à des serviteurs de Christ qui avaient délogé : « Il me suffira, dit-il, qu'on puisse dire un jour de moi : « Il a été *sincèrement pieux*. »

Le jour où l'on confia sa dépouille mortelle à la terre, beaucoup de personnes se seront écriées peut-être : Ils viennent d'ensevelir un homme de bien ! Pour celui qui écrit ces lignes, c'était plus qu'un *homme de bien*, et il ne doute pas, quant à lui, que le souverain Pasteur ne lui ait dit : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton Seigneur ! » Le jour fera connaître son œuvre, et, en attendant, sa mémoire demeure en bénédiction.